

*« Les écrivains sont, à mon avis,
les meilleurs reporters de l'universel. »*
(Un habitant de la communauté de communes)

*« Qui c'est qui veut des fraises ?
C'est des fraises du pays, ça !
Elles ont été ramassées avec... avec...
— Avec le cœur ?
— Mais non, avec les doigts, avec mes gros doigts, là ! »*
(Deux autres habitants de la communauté de communes)

Ce recueil est le résultat de six semaines de résidence-mission, organisée par la Communauté de Communes du Pays de Lafrançaise et l'association Confluences, avec le soutien du ministère de la Culture – DRAC Occitanie, autour du thème « Culture(s) : écrire, semer, récolter ».

Son contenu est le fruit d'un travail collectif qui a impliqué plus de 200 personnes. En dehors de cette première page et de la postface en fin d'ouvrage, aucun mot n'y est de moi. Je n'ai pas joué d'autre rôle que celui d'orchestrateur.

200 contributeurs, c'est beaucoup et c'est peu à la fois, à l'échelle du Pays de Lafrançaise. En six semaines de résidence, je n'ai pas pu trouver le temps de rencontrer un panel plus large et plus représentatif de l'ensemble des habitants et habitantes de la communauté de communes. Certains points de vue y sont peut-être moins représentés que d'autres, mais j'espère que chacun pourra quand même se retrouver dans l'un ou l'autre des passages de cet ouvrage. Sinon, libre à vous de le compléter, même après mon départ !

Vous trouverez au fil des pages des textes et images de provenances diverses :

Les morceaux composés de quelques lignes sont tirés des témoignages récoltés au fil de la résidence, en allant rencontrer les gens sur les marchés, dans les fermes, dans les cafés, dans les animations qui rythment la vie des communes, parfois même directement chez eux. J'ai choisi de les faire se répondre, comme dans un grand dialogue, en tentant de fondre la singularité de chaque voix dans une forme d'universalité, tout en gardant les formulations d'origine.

Ces tirades sont parfois entrecoupées de passages en italique, rédigés en occitan : ceux-ci ont été récoltés dans quelques livres qu'on m'a fait passer (essentiellement dans les trois volumes de 'al canton' qui couvrent les 11 communes du Pays de Lafrançaise). D'une certaine manière, ceux-ci font écho aux témoignages oraux. Les intégrer dans ce recueil est une manière de montrer que l'occitan est toujours là, quelque part, prêt à resurgir. Qu'il est une partie indissociable de la culture locale.

Quelques textes plus longs viennent enrichir les différentes parties du recueil : ceux-ci ont été écrits et proposés par l'atelier d'écriture du Centre social (je m'excuse auprès du groupe de ne pas avoir pu être présent sur cette séance).

La majorité des dessins m'ont été transmis par l'atelier dessin du club des aînés de Lafrançaise, dont les participantes se sont elles aussi prêtées à l'exercice avec beaucoup d'enthousiasme. D'autres m'ont été transmis spontanément, suite à des rencontres ou à du bouche à oreille, par courrier électronique ou déposés à la médiathèque.

Quant aux photos, certaines m'ont été transmises en direct (c'est le cas des cartes postales), d'autres ont été copiées dans les livres qu'on m'a confiés ou dans les archives déposées à la médiathèque de Meauzac par la famille d'un ancien habitant.

Enfin, la décoration des recueils a été réalisée par l'atelier couture du Centre social, qui a relevé avec brio le défi que je leur ai proposé.

Je vous souhaite une bonne dégustation !

Benoît TOCCACIELI



Point de vue sur Lafrançaise
 œuvre réalisée par Pauline Seilhan,
 récompensée par le prix 'techniques mixtes' au Salon des arts de l'Union 2025 (31)

*« Les photos d'autrefois m'inspirent pour créer mes œuvres ;
 les rues de Lafrançaise et de ses alentours en font partie.
 On imagine la vie d'avant en regardant ces photos,
 on se rend compte de la différence avec notre époque. »*

A TOI, L'AMI.

C'est une région de France
C'est aussi mon pays;
J'y ai vécu mon enfance,
Auprès d'elle, j'ai grandi.
Toi, l'ami, d'où que tu viennes,
Ne sois pas étranger;
Cette région est la tienne;
Viens voir le pays que j'aime,
De l'Aubrac aux Pyrénées.

Il te faut venir,
Dans le jus de la vigne,
Goûter le Paradis.
La neige brille auprès
De la moisson fleurie
Et l'oiselet s'y rit.

Les plaines et les monts
Sont les autels de Dieu.
Des hommes enracinés
Dans la terre brune,
Avec leur sang et leur foi,
Vivent leur liberté.

Chaque maison, pour toi, Peut devenir auberge. Entre sans hésiter, Assieds-toi au coin du feu: Tu entendras bourdonner Toute une race fière Qui, de mérite et noblesse, A fait sa loi d'amour.	Des seigneurs, des paysans Opiniâtement ont lutté Et fait de notre terre Miroir d'humanité. Avec nous, l'ami, Ajoute ta prière Et tu entendras Echo d'éternité.
---	--

A TU L'AMIC.

C'est une région de France,
C'est aussi mon pays;
J'y ai vécu mon enfance,
Auprès d'elle, j'ai grandi.
Toi, l'ami, d'où que tu viennes,
Ne sois pas étranger:
Cette région est la tienne;
Viens voir le pays que j'aime,
De l'Aubrac aux Pyrénées.

Aicí te cal venir,
Dins lo chuc de la vinha,
Tastar lo Paradís.
La nèu fogueja al prèp
De la meisson florida
E l'aucelon s'i ritz.

Las planas e los monts
Son los altars de Dieu;
D'òmes prigond raïçats
Dins la grèza maurèla,
Amb lor sang e lor fe,
Aparian libèrtat.

Cada maison, per tu,
Pòt èsser abitarèla;
Dintra sens trastejar,
Sièta-te al canton:
Ausiràs bronzina
Tota una raça fièra
Que de prètz e paratge,
Fasiá sa lèi d'amor.

Los sègles avalits
Te diran son istòria
Que ne seràs embalausit,
Ben lèu escotaràs,
Montanta cap a tu,
Dels aujòls la canson,
La lenga calinhaira,
Lo cant dels trobadors.

De senhors e pacans,
Fòrt e mòrt an butat
An fait la nòstra tèrra
Cap a l'umanitat.
Ambe nautres, l'amic,
Ajusta ta pregaría
E trobaràs aici
Resson d'eternitat.

Ne cherche plus, l'ami,
Viens voir, viens voir...
L'OCCITANIE.

La première strophe de ce poème est de Jacques Roset qui a également mis le poème en musique et qui le chante

Feuillets extraits de « La Canta de l'amor (Nadal Rey), annotés par Jacques Roset.

Marchés et animation

L'animation d'un marché,
c'est souvent révélateur de la vie du pays.

*Lo mercat de La Francesa èra renommat per la polalha.
Cada dimècres i aviá plan monde que i anava,
tot lo monde dels alentorns portava lo bestial per lo vendre al mercat.*

Là, si vous regardez dans la rue, il y avait des anneaux en fer sur toutes les façades.
Et dans toute la rue, tout ce qui est habité maintenant, c'était des remises,
et tout le monde ils venaient avec la jardinière, là, la charrette avec le cheval,
ils mettaient ça dans les remises et ils faisaient leur marché.

Nous, on avait l'exploitation à Puycornet et on venait là, toutes les semaines.
Mais y en a qui venaient de plus loin. Nous on partait vers huit heures,
et le marché était ouvert à onze heures,
on rentrait à la maison c'était deux heures et demie.

Mes parents, quand ils venaient au marché porter la volaille,
ils nous laissaient pas à la maison. On venait avec la jardinière.
Mes parents louaient l'étable pour le cheval au moulin à vent,
c'était Madame Salomon à l'époque, ils payaient la location à l'année,
et ils venaient vendre les poulets, les dindons, les œufs, ...

Sur le plateau, là-haut, les mercredis, on pouvait plus passer !
Tous les mercredis, c'était ! Et puis y avait les foires, en plus, plusieurs fois par an.

Y avait la foire des chiens, par exemple, pour les chiens de chasse.
Et le soir, à Lafrançaise, y en avait des chiens, hein !
Ceux qui avaient pas été vendus et dont ils voulaient se débarrasser, hop...
Moi j'avais récupéré un pointer, comme ça, tout noir, il était beau !

À la foire des chiens, avant, y avait des monteurs d'ours qui venaient,
et qui faisaient des combats contre des molosses.

Ici, la place, c'était le foirail aux cochons.
Après, c'est passé foirail aux moutons,
mais avant ils étaient de l'autre côté.

Marchés et animation

Y avait aussi la place pour les veaux,
le marché aux veaux, où y avait tout le bétail.



Et puis y avait les volailles,
tous les mercredis, devant l'hôtel de ville,
y avait les poules, les lapins,
les oies, les canards,
on pouvait même plus tourner autour !
C'est là où y a le rond-point maintenant,
mais avant c'était une pompe à eau au milieu.

Au bout d'un moment, y avait plus d'acheteurs,
alors ça a fini par s'arrêter, le marché aux volailles.
Il s'est créé les élevages industriels, et nous on pouvait plus à côté.
On avait qu'une trentaine de poules.

Y a 30 ans, on mettait un panier d'œufs sur la table, les gens se servaient,
et avec ce qu'on avait gagné on pouvait acheter la viande et les légumes.
Maintenant, avec toutes les réglementations qu'il y a sur les œufs,
plus personne peut faire ça.
Des particuliers sur le marché, bientôt y en aura plus.

À l'époque, les gens ils se débrouillaient
pour avoir tout le temps quelque chose
à vendre au marché.
Et puis l'hiver, ils étaient occupés à dépenser
ce qu'ils avaient gagné pendant la saison.



Léon Caradec : Le vannier de Lafrançaise
1907/2000

Marchés et animation

Le p'tit gars du faubourg

(par Maryse, de l'atelier d'écriture du centre social de Lafrançaise)

J'suis un p'tit gars du faubourg de la Française. J'traîne souvent mes loques, la casquette vissée sur mes deux oreilles, les mains dans les poches, dans mon quartier « résidentiel », haha, celui des artisans et des gens de conditions modestes. J'ramasse souvent des cailloux dans mes godasses trouées, dans ce ch'min poussiéreux.

J'évite l'école le plus possible.

J'vais chez l'menuisier Garouffet, y m'aime bien et accepte que'ques fois de m'faire faire quelques p'tits travaux. En échange, j'ramène quelques chutes de bois pour qu'ma mère allume le feu sous la marmite. J'aime l'odeur du bois, la sciure, J'aime caresser la planche poncée et suivre d'un doigt les veines du bois. C'qui est moins drôle c'est qu'y fait des cercueils.



J'm'attarde aussi devant la porte du père Lou Bistard, c'est l'coiffeur. J'aime sentir l'parfum qui s'dégage d'son échoppe mais j'y ai jamais mis les pieds, c'est ma mère qui, d'un coup d'ciseaux, taille ma chevelure rebelle. Un coup d'main l'matin et j'suis peigné, après un coup d'eau froide pour m'laver l'bout du nez.

L'dimanche, j'vais faire la manche et glaner quelques pièces à la sortie d'la messe. Les m'sieurs avec leurs costumes du dimanche, la jaquette bien repassée, le chapeau et la canne pour avoir fière allure discutent entre eux d'la politique. Les dames ont mis leur belle robe noire avec chapeau à voilette, le p'tit sac à main dans le pli du coude. Y a aussi de jolies petites filles avec leur robe blanche et des nœuds dans les cheveux. Elles me r'gardent du coin de l'œil. J'leur fais sans doute un peu peur. Ils sont bien contents d'sortir vivants d'l'église. Le bon Dieu est avec eux, sans doute, parcequ'la toiture peut s'effondrer à tout moment, et aussi la façade du côté du couchant. M'sieur l'curé demande des travaux. Y sont en discussion avec M'sieur le maire. J'traîne pas trop par là. En plus, l'curé y veut pas trop me voir non plus.

Marchés et animation

Ah, et puis dans mon quartier y a aussi l'bonhomme dit « Saillac ». C'est l'marchand d'chevaux. Y m'laisse les brosser et leur mettre du foin. J'fais gaffe à pas prendre un coup de pied. Y sont pas toujours d'accord entre eux et quand ça hennit et que ça hennit, alors là sauf qui peut !

Y a aussi le foirail aux cochons, dans l'terrain vague qui, bien plus tard, s'appellera la place de la Halle. Alors là, j'vous dis pas les odeurs. Les gens viennent acheter leur cochon ou leur « Pouparel » comme on dit, pour l'engraisser tout l'hiver et l'tuer au printemps, pour en faire des saucisses, jambon... « Dans l'cochon, tout est bon ! » n'est-ce pas, ah, ah !

Quand j'traîne mes galoches dans la rue du faubourg, les aut'gamins, y ont peur de moi. Ah, ah, j'aime bien leur faire peur moi, heureusement pour eux qu'la rue est large, y rasant les murs, loin de moi, j'leur relance des regards disant : t'approche pas trop, sinon. J'joue d'ma réputation mais en fait j'leur f'rai jamais d'mal. J'suis un bon p'tit gars moi.

Y en a un qu'est né en même temps qu'moi dans la même rue mais au village, pas au faubourg. Ça fait toute la différence entre nous parce que ses parents sont riches. Y s'appelle Jean Bernard. C'est sa grand-mère qui s'en occupe depuis qu'il est p'tit. Plus tard, il est parti en pension. J'l'ai plus r'vu, mais j'en ai entendu parler quand j'suis d'venu adulte parce qu'il a été très célèbre.

J'joue le gros dur mais je vous dis pas, quand l'soir tombe, j'entre vite fait à la cabane car les vieux font courir une légende concernant l'moulin à vent disparu.

À l'époque où il existait, il paraît qu'les gens qui traînaient la nuit, disparaissaient, alors que'quefois quand j'entre un peu tard, à la nuit tombante et qu'je vois les lumières des bougies scintillées dans les maisons ou qu'je voie des ombres, j'ai les cheveux qui se dressent sur le crâne. J'cours à toute vitesse m'refugier chez moi, en claquant la porte.

Ah ! j'vous ai pas dit mon nom. Les gens du quartier m'nomment « Lou Gavroche », j'm'demande d'où ça vient ?

Marchés et animation

Évolution des enseignes des deux rues principales de Lafrançaise

Plan réalisé par Pauline Seilhan, d'après l'ouvrage d'Hervé Sabatié :

Lafrançaise : Une histoire, une vie.

(les enseignes dont le nom est en gris clair et précédé d'une astérisque sont celles qui étaient ouvertes au moment de la réalisation du plan par Pauline Seilhan)

(coller plan dépliant)

Marchés et animation

Dans la rue, la première maison, c'était un vendeur de tissus.
Après c'était l'épicerie. Après c'était un violoniste, qui réparait et tout.

De suite après c'était le bistrot. Après, y avait un cycliste.

Au coin, y avait... je sais plus. De l'autre côté, y avait une autre épicerie.

Et puis y avait des restaurants, y en avait 7 ou 8 ou 10 !

Et les gens ils y jouaient aux cartes, et puis des fois le soir ils avaient déjà perdu
tout ce qu'ils avaient gagné le matin en vendant les bœufs ou les veaux !

Los mestiers

Los mestiers (1908)

La Francesa

Agent d'affaires : Sabathié.

Armurier : Dupont.

Arpenteur-géomètre : Laporte ; Berry ; Castanet.

Assurances générales (vie et incendie) : Nègre, vétérinaire.

Aubergistes : Aurientis ; Bonnestève, Jeanne ; Delmas, épouse Gineste. Gibrac ; Ver, épouse Daynés.

Bœuf (marchands de) : Balagayrie ; Blanc ; Larroque ; Marty ; Poujade ; Sabathié.

Bois (marchands de) : Amat ; Anglas ; Racoulès.

Bouchers : Bourthoumieu ; Chauderon ; Nègre, J.

Boulangers : Barbançe ; Boudet ; Buzenac ; Conte ; Delbreil ; Peyrusse ; Pujol ; Rulhet ; Ver ; Marty ; Boudet fils.

Bourreliers-selliers : Mamelian ; Larroque et Delmas.

Briquettiers : Delfau ; Denax ; Nadal ; Pech.

Cabaretiers : Boudet ; Vve Villadieu ; Buzenac.

Cafetiers : Delmas ; Delprat ; Delsol (veuve) ; Gineste ; Girot ; Pouget ; Sabathié ; Verdié ; Darasse ; Miramont ; Roques.

Carrossier : Ouvrié.

Chapelier : Correch.

Chaises : Bonnafous ; Ausset.

Charbons de terre : Vve Bonnafous ; Racoulès ; Lamoulière.

Charcutiers : Pégourié ; Prieur ; Cassan ; Boudou ; Ferrié.

Charpentiers : Jacques ; Mourières ; Rouges ; Dauch ; Mommayou.

Charrons : Badoulès ; Bouton ; Bessejac ; Cadrés.

Chaudronnier : Lacroux.

Chevaux (marchands de) : Brujol cadet.

Chiffonnier : Tajan.

Cimenteurs-plâtriers : Lannes aîné ; Lannes jeune.

Coiffeurs : Cassan ; Combalbert ; Denax ; Denax jeune (Despoy Romain).

Cordier : Dompeyre.

Cordonniers : Belbèze ; Castagné ; Rouchy frères ; Ver ; Ficat ; Delmas ; Espère.

Coutelier : Vve Landrevie.

Couturières : Astoul ; Boules ; Bouton ;

Mlle Avel ; Mlle Caulet ; Mme Verdier.

Epiciers : Berneyron ; Bourthoumieu ;

Delprat ; Redon ; Mlle Bourthoumieu ;

Mlle Bouton ; Mme Decaunes l'Epargne.

Vve Delrieu ; Périès ; Gamel.

Entrepreneurs : Mourières ; Redon ;

Mommayou.

Faïences, poteries : Dauch ; Launes ; Mar

tel ; Rouchys.

Fer : Vve Bonnafous ; Lamoulière.

Ferblantiers : Bonnal ; Daynés.

Fleuristes : Gasc ; Sabathié.

Forgerons : Delbosc ; Moulierac.

Leygues.

Fruits (expéditeurs de) : Combalbert ;

Lafon.

Grains : Fley ; Lartigues ; Nègre.

Hôtels : Darasse ; Delprat ; Moulis ;

Roques.

Huile (presseurs) : Dellard ; Bourthou-

mieux.

Limonade (abr. de) : Nègre.

Machines à battre : Anglas ; Buzenac ;

Lacroux.

Maçons : Redon ; Norbert.

Maréchaux-ferrants : Arnal ; Brujol jeune

et Laval ; Leygue ; Boutes ; Delbreil.

Menuisiers : Bénech ; Béringuier ; Cous-

ton ; Gibrac ; Lafon ; Raymond-Georges

Guingal ; Janis ; Coustou fils.

Merciers : Couderc ; Delpech ; Serres ;

Inard.

Meuniers : Favarel (Lunel) ; Verdier et

Marty (Parazols).

Modistes : Calvindhac ; Daynes ; Guingal ;

Pégulhan et Delmas.

Moutons (marchands de) : J. Gayet ;

Etienne Gayet ; Delfour ; Marty ; Sabatié

et Guerre.

Nouveautés, tissus : Larroque ; Roques ;

Serres.

Parapluies : Correch.

Peintre : Gouget.

Porcs (marchands de) : Lamoulière ; Bau-

dou.

Puisatier : Correch.

Quincailliers : Vve Bonnafous ; Lacroux ;

Lamoulière.

Receveur-buraliste : Bardet.

Rouliers : Verdier ; Marcadier ; Racoulès.

Sabot : Balirand.

Scierie : Lafon.

Selliers : Grangié ; Larroque ; Marmel-

lian ; Delmas.

Tabac : Abeilhou ; Franceries.

Taillleurs : Daynes ; Franceries ; Ressejac ;

Roques ; Serres ; Mériquet.

Tisserands : Barthès ; Castagné ; Delbrel ;

Gayet ; Bouisset ; Bély ; Dagrand ; Bouis-

set.

Tonneliers : Cassan ; Delmas frères ;

Dompeyre frères ; Mercadié.

Tourneurs : Ausset ; Bonnafous ; Anglas.

Vins : Fley-Nègre.

Voitures : Angé ; Combalbert ; Favarel ;

Fossat ; Tesquet.

L'Honor-de-Cos

Bonis, marchand de bois.

Clavel, épicier et cabaretier.

Costes, épicier.

Dalmon, charcutier.

Dastros, épicier à Loubéjac.

De Bellerive (moulin).

Deilles, machines à battre.

Delfau, boulanger et cafetier.

Delmas : cabaretier.

Delsol : marchand de bois.

Esbert, marchand de bois.

Gayet, cabaretier.

Lamolinaire, bois à brûler.

Larroque, vétérinaire.

Malmont, sabotier.

Mounié, boulanger.

Pécharman, trieur de grains.

Resongles, négociant en grains.

Taffus, forgeron.

Verdié, pressoir à pommes, chiffons.

Montastruc

Cantemerle, cabaretier.

Deilhes, cabaretier et tailleur.

Gouges-Boutal, moulin de St-Pierre

Delbert, boulanger.

Picacòs

Francerie, boulanger et épicier.

Front, cabaretier.

Landrevie, huilerie.

Soulié, cabaretier et charron.

Tafus, forgeron.

Mmes Campech, Larroque, Soulié, Tergy,

modes.

Sant-Maurici

Pujol, cafetier, boulanger, épicier et bura-

liste.

Desprat, épicier.

Breil, charpentier.

Marty, boulanger. » (in *Annuaire du Tarn-*

et-Garonne 1908)

Les métiers autour de Lafrançaise en 1908
extrait de l'ouvrage « al canton - Lafrançaise »

Marchés et animation

Puis après l'épicerie, y avait le boucher.
Enfin, un des bouchers, parce que y en avait plusieurs dans la ville, hein !
Et puis y avait l'abattoir, bien sûr, mais ça c'était dans la rue en-dessous,
où y avait le forgeron, le maréchal-ferrant, le sabotier, tout ça.

Y avait tellement de rats, des ratasses gros comme ça, on s'amusait à les tirer à la fronde.
Et puis l'odeur, pouah ! Enfin pour dire qu'avant, y en avait plein, des commerces !

Y avait même une bijouterie, un charcutier, un chapelier,
y avait un marchand de chaussures,
y avait un tailleur aussi, il faisait les costumes sur mesure,
y avait l'armurier aussi, y avait tout, tout ! Tout se touchait !

Alors bien sûr, avec tout ça, y avait de la vie, y avait des gens dans les rues.
Maintenant les gens ils ont leur travail, il faut faire vite tout le temps,
hop ! faut être à l'heure.



Le problème des petits commerces de proximité, c'est que les gens n'y vont plus.
Entre les grandes surfaces et internet, ça a tout tué.

Maintenant, c'est devenu des villages dortoirs.
Les gens ils prennent la voiture, ils vont à Montauban,
ils prennent le train pour Toulouse,
ils font les courses en chemin, et ici c'est juste un pied à terre.

Le soir, avant, y avait toujours un banc devant la porte,
les voisins descendaient, on discutait.
Maintenant chacun est fermé chez lui, on regarde la télé, y a plus de relations.

Marchés et animation

On a perdu en relationnel, en qualité de vie, oui.

C'est pas typique à Lafrançaise, hein, c'est partout pareil.

On est devenu individualistes.

Le marché, ça me permet aussi de garder un contact avec les gens.

Je veux dire, je vais pas passer mon temps à la télé, surtout quand il fait beau !

Le fait de rester occupé, pour la santé,

ça peut retarder certaines choses, permettre de se maintenir.

Moi aussi, je viens le dimanche au marché pour me distraire.

Ça me permet de voir du monde, mais j'en vois pas assez...

À l'époque quand c'était l'heure de la sortie de la messe,

je me mettais là à la porte de l'épicerie et je regardais. On aurait dit un essaim !

Y avait les grands-parents, les parents, les jeunes, les enfants.

Ils venaient vite me voir, les enfants,

parce que sûrement ils avaient eu une petite pièce à donner pour la quête,

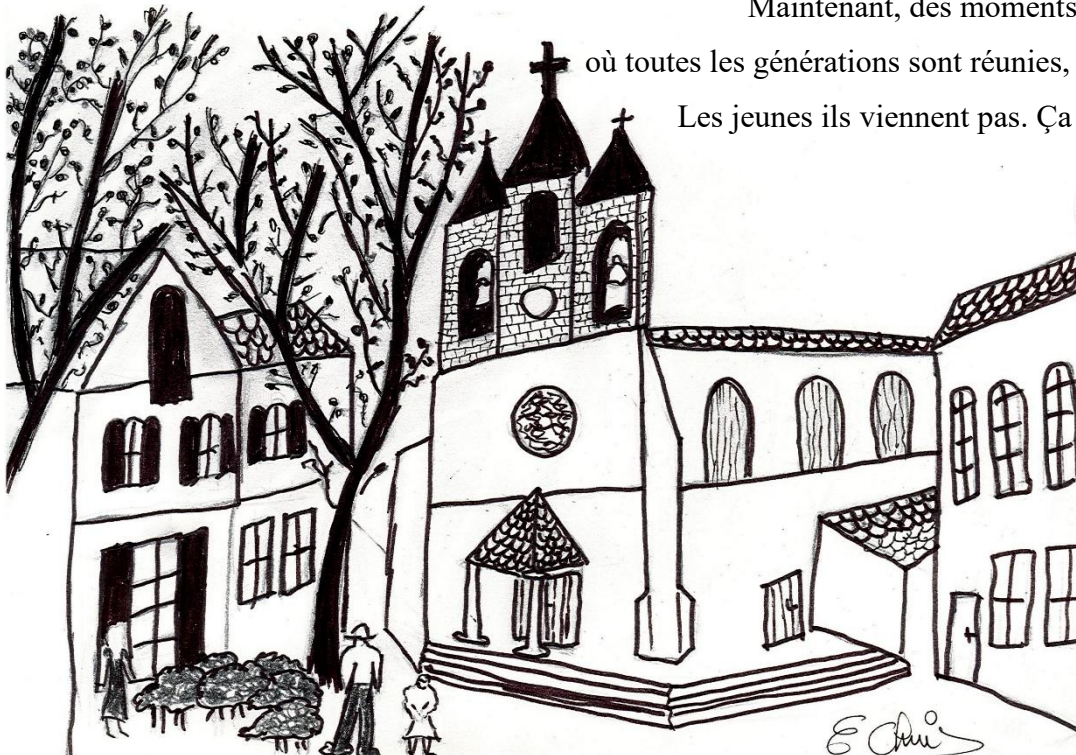
mais ils me la portaient à moi, je leur vendais les bonbons à l'épicerie,

et je remplissais les poches à la patronne !

Maintenant, des moments comme ça,

où toutes les générations sont réunies, y en a plus.

Les jeunes ils viennent pas. Ça se dégrade.



Marchés et animation

Ah, c'est plus vivant ici que sur le coteau, hein !

Nous, sur la commune, on a un comité des fêtes super dynamique.

Ils font pas mal de choses.

Je pense que chez nous, on n'a rien à se reprocher, niveau animation, on peut pas dire qu'il ne se passe rien.

Là on vient de faire les intervillages.

C'est une asso de commerçants qui a décidé de monter ça, pour mettre un peu de convivialité.

On voulait quelque chose qui se faisait pas, quelque chose de nouveau.

On a été les premiers ici à faire un marché gourmand, on fait un marché de Noël.

Et là, pour les intervillages, on s'est lancés, on a invité les communes d'à côté, mais on savait pas du tout ce que ça allait donner.

Des intervillages, y en avait dans le temps, mais y a très longtemps !

Mais ça a pas perduré.

C'est bien qu'il y ait des trucs comme ça qui se relancent

pour essayer de faire des choses ensemble. Essayer...

Ouais, ce serait bien qu'on arrive à faire durer un peu ces intervillages.

Évidemment qu'il y a de moins en moins de monde qui participe,

parce que les gens qui participaient sont plus là, et les jeunes ils viennent plus.

Mais même si les gens ne viennent pas, ils veulent que ça y soit.

Quand ça y est plus, les gens vont le remarquer et ils vont venir s'en plaindre.

Les gens, ils pourraient te dire « tiens, vous avez rien fait cette année ? »

alors qu'ils viennent même pas d'habitude, mais ils y sont attachés quand même,

ils ont besoin de savoir que c'est toujours là.

Les gens veulent qu'il se passe des choses,

mais y en a plus assez qui veulent faire l'effort d'organiser.

Et puis il faut être inventif, en plus.

Marchés et animation

C'est devenu banal de dire qu'il faut développer la culture dans un territoire rural,
tout le monde le dit, mais il faut le faire, concrètement.

Nous, la commune, elle aide les assos,
elle file les subventions quand il faut, elle fournit du matériel,
y a les agents communaux qui s'occupent de ce qu'il faut installer...
Mais la dynamique, c'est pas la commune qui la tire, c'est les assos.

L'animation, ça dépend vraiment des comités,
c'est eux qui mettent l'ambiance dans les villages.

Nous, on a une asso qui organise un trail, mais ça attire que des jeunes.
Et on a monté une asso de randonnée, mais ça attire que des vieux !
Et encore, avec une limite d'âge, un peu, parce qu'au-delà d'un certain âge...

On a un gars, il est dans plein d'assos, à la pétanque, au foot, au basket...

Y a beaucoup de gens d'ailleurs qui veulent militer,
qui fondent des assos, qui veulent se retrouver,
mais ça finit dans de l'entre-soi.
Des fois ils organisent leur manifestation de l'année le jour où y a autre chose,
et ils vont pas aux activités des autres.

Dans les assos, ils se connaissent tous,
ils ont tous été à l'école primaire ensemble,
alors des fois c'est difficile de s'y faire une place.

Quand l'ancienne présidente de l'asso est partie, personne voulait reprendre la place !
Mais personne voulait que ça s'arrête non plus...
Alors bon, moi, je me suis lancée, même si je suis une étrangère.

Moi je suis née ici, j'ai grandi sur la commune.
Ma mère était présidente du comité, maintenant c'est moi,
voilà, ça s'est fait naturellement.

Une asso, si y a un bon président, il attire les autres,
après la dynamique se forme, et voilà !

Marchés et animation

Quand les associations ou les initiatives elles sont portées que par une personne,
ça dure pas après. Ceux qui suivent, ils essaient, mais ça suffit pas.

Le plus dur, dans une asso, c'est de se dire qu'on va compter que sur soi-même.

On peut pas toujours compter sur la motivation des uns et des autres derrière.

Il faut se dire je vais jusqu'au bout, je suis sûr que ça va marcher.

Nous, on a des présidents d'assos assez jeunes et assez copains,
donc en général quand il y a des manifestations,
ils se contactent pour pas faire de doublons, ils s'entraident...
Et y a une bonne ambiance.

Dans le comité, ici, c'est surtout des jeunes maintenant.

Avec des nouveaux. Enfin, des nouveaux au comité, mais c'est que des gens d'ici.

Ils tournaient autour depuis un moment, ils filaient de coup de main,
ils aidaient de temps en temps, et à un moment fallait passer le pas.

C'est une mentalité, de vouloir bouger et faire bouger les choses.

Mais aujourd'hui, entre les mails, les facebook,
les patati patata pour faire connaître ce qui se passe,
bah peut-être qu'il se passe beaucoup de choses
mais y a beaucoup de gens ils en savent rien.

Après, les animations, ça touche pas tout le monde, hein,
il y a toujours des gens qui préfèrent rester chez eux, donc bon...

Ici, c'est très très compliqué de faire venir les gens.

Est-ce que c'est parce que c'était un samedi, est-ce qu'on a mal communiqué ?

On sait jamais...

Ici, les gens, ils aiment pas le changement...

Les anciens, eux, c'est le journal, si c'est pas dans le journal ils savent pas.

L'information elle circule dans des petits groupes,
chacun sait ce qui se passe avec les gens qu'il voit d'habitude,
mais tout le reste on n'en sait rien.

Vivre ici

En fait, on se connaît tous par des cercles.
On a un cercle principal où on s'est rencontrés,
et des fois on fréquente un autre cercle à côté.

Regarde-nous, là :
lui il est du milieu bio, lui il est du milieu bio,
moi je suis du milieu bio...

Tu es attiré vers des gens qui vivent plus loin et qui te ressemblent,
alors que les gens juste à côté t'es pas sur la même vibration de conscience,
et donc c'est normal que tu les voies pas.
Et si tu les voyais, ça se trouve,
ils t'intéresseraient pas, ils t'énerveraient, même.

J'ai travaillé ailleurs, à Bordeaux, à Paris, en Bretagne, à Toulouse.
Je voyais que j'avais plus d'affinités avec les gens
qui avaient mon accent qu'avec d'autres.

Dans ce groupe de personnes,
y a beaucoup de gens qui ont l'accent d'au-dessus, de Cahors.
Dans tel autre, c'est l'accent d'ici. Et les groupes se mélangent pas trop.
Ça veut pas dire que c'est complètement hermétique, mais bon, ça interagit peu...
C'est pas les mêmes cultures, les mêmes mentalités.

Moi, quand j'ai quelqu'un qui me parle, qui a mon accent,
ça a pas le même effet que quand c'est quelqu'un
qui a l'accent pointu, l'accent d'au-dessus.
Ils parlent mieux le français que nous, mais... L'accent, ça compte.

C'est comme quand on parle à un québécois, de suite, on sait le situer.
L'accent, il te fait sentir chez toi.
Et puis souvent, les gens qui ont gardé notre accent sont d'origine rurale.

J'ai toujours vécu ici, moi. Je suis née à Montauban,
mais après j'ai toujours vécu là, j'ai jamais bougé.
Bon, maintenant on est moins bien. Avant, c'était plus convivial.
C'était rural, c'était des paysans, c'était mieux.

Vivre ici

Avant, dans le village, il n'y avait que des agriculteurs.

Maintenant, ici, c'est des retraités belges, là c'est un comptable,

là-bas je sais même plus qui c'est...

Tous les anciens, petit à petit, ils disparaissent.

Quand ils partent, après, il se vend les exploitations, les terrains à bâtir, tout ça.

Et ceux qui reprennent, c'est des nouveaux.

On n'est plus gouvernés par les anciens, comme avant.

Y a presque plus d'exploitants qui sont originaires d'ici.

Nous on vivait à Paris, avant. On a tout vendu pour venir ici. Mais on a tout bouffé...

On n'est pas très riches, hein ! Mais on est heureux.

Moi, je me suis installé ici parce que c'était à mi-chemin

entre mes parents et les parents de ma femme.

Nous on habitait à Toulouse avant, mais on avait les beaux-parents ici.

On y était presque tous les week-ends.

Au bout d'un moment, on a fini par se rapprocher, c'était plus simple.

Et puis bon, la campagne, c'est quand même bien.

Mais je continue de bosser à Toulouse.

Oui, on attire des gens avec la proximité de Montauban,

et même de Toulouse.

Mais ça fait des dortoirs... Ça vit pas...

Nous, un jour, à force d'éplucher les journaux, on a fini par trouver une annonce.

On a fait l'aller-retour on a signé dans la journée.

On était tellement heureux ici de trouver un lien humain !

Nous, on vient de région parisienne.

On est venus ici parce qu'on a nos enfants qui sont installés pas loin,

alors ça nous rapprochait.

Tous mes enfants sont partis,

y en a un qui habite à Metz, une qui habite à Épinal, dans les Vosges.

Une fois par an, je les vois.

Vivre ici

Moi, ici, j'ai ma maman qui a 95 ans, y a moi, y a mon fils, et les petits,
donc on est 4 générations à habiter à côté.

Tout ce qu'on peut faire passer en souvenirs, en aide, c'est bien.

C'est un lien de vie important. Aujourd'hui on manque de ça.

Quand on est arrivés, les gens, on les a rencontrés au café associatif, Lou Bar.

En-dehors de ça, ça a mis du temps.

On est bien accueillis,

mais on nous fait quand même comprendre qu'on n'est pas d'ici,

on est quand même des étrangers.

Les vrais gens d'ici ils viennent pas m'acheter mes œufs, hein.

Ils me regardent de biais. Mais ça m'embête pas. Le tout, c'est que je le sache.

Moi, les deux loustics à côté de moi, ça fait 25 ans que je les connais,

alors je les connais comme si c'était des frères !

Ce qu'on peut retenir entre nous, c'est qu'on reste toujours copains,

et quand on a besoin de quelqu'un, on sait qu'on peut l'appeler.

En plus, chacun a un métier différent, et chacun peut apporter quelque chose.

C'est pour ça qu'on est aussi bons copains,

qu'on se retrouve pour les fêtes, les repas, tout ça,

et ça c'est vachement important à la campagne.

Los amics son coma los melons, plans trompaires, pauc de bons.

Chez nous, toutes les semaines, on fait le repas paysan.

Chacun ramène son truc de chez soi, à manger, à boire, tout ça, et on partage.

Et c'est bien, ça fait l'occasion de discuter d'autre chose,

de se faire goûter des trucs,

et puis on passe un moment ensemble.

Ici, dans le hameau, on fait le repas, une fois par an.

Mais si tu fais un recensement pendant le repas,

la majorité de ceux qui viennent sont pas du hameau.

Vivre ici

Nous, on est venus ici pour la tranquillité. Comme beaucoup, je crois.

Par rapport à la ville, on est quand même tranquilles, ici.

Y a beaucoup de gens qui se sont installés, on les voit jamais.

On les croise un peu, bonjour, bonsoir, voilà, mais on les connaît pas.

Quand on est arrivés, j'étais actif, je travaillais.

On croisait les gens, bonjour, et voilà.

On se croisait à la boulangerie et c'est tout, ça suffit pas pour devenir copains.

Ceux qui se croisent à l'école, c'est pas pareil.

Ils viennent attendre les enfants, ils se retrouvent à la sortie, ils discutent.

La fois où on s'est le plus parlé, entre voisins, c'était pendant le confinement.

Quand les voisins ils partaient marcher,
comme notre maison est juste au bord de la route,
on pouvait s'échanger quelques mots.

J'ai habité en ville aussi, et là-bas, tes voisins,

tu les fréquentes pendant 10 ans mais tu les vois jamais, tu les connais jamais.

J'ai habité dans d'autres campagnes avant d'atterrir ici dans le Tarn-et-Garonne,
et d'une campagne à l'autre, je retrouve les mêmes valeurs d'entraide et de fraternité.

Même si, localement, on a un intérêt collectif commun,
au quotidien on se voit pas.

L'intérêt, quand on est dans un village, c'est de mettre nos sensibilités de côté.

Il y a des gens avec qui on a des rapports humains très bons, des braves gens,
on sait qu'on a des opinions totalement inverses, mais on met de côté cet aspect.

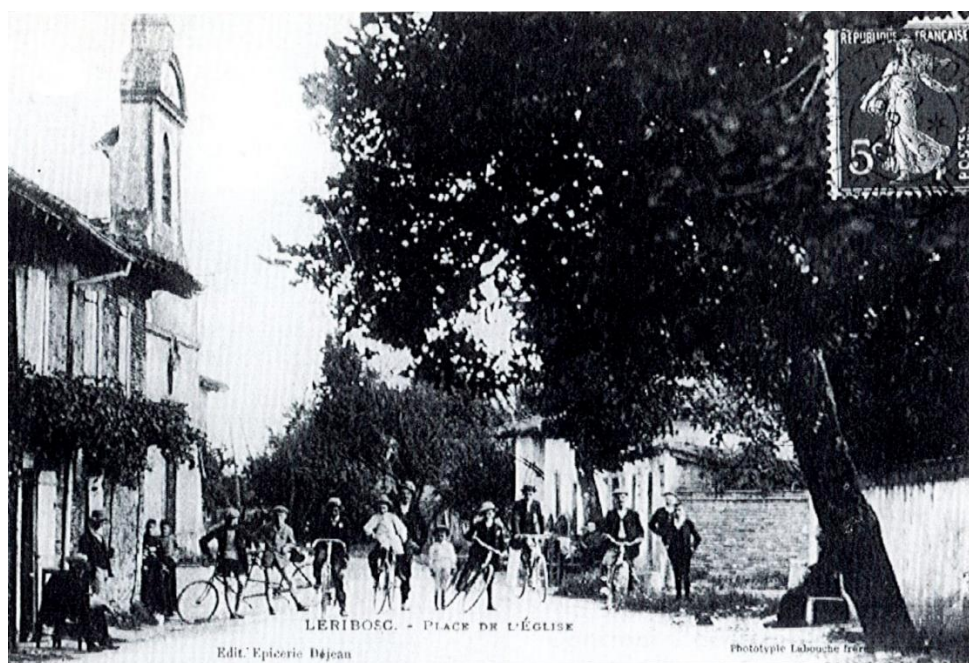
Quand on se promène dans la rue, les gens tournent la tête pour nous saluer !

Ils nous connaissent pas, mais ils tournent la tête pour faire un sourire.

Quand on leur dit « merci » ils disent « avec plaisir ». On a le droit d'exister, ici.

Moi, ce que je retiens le plus de mes années ici,
c'est tout ce qui s'est passé dans le milieu culturel,
et les amis que je m'y suis fait.

Vivre ici



Vivre ici

La boîte à paradis

(par Anaë, de l'atelier d'écriture du centre social de Lafrançaise)

Mes grands-parents habitent à Lafrançaise. Ils ont une jolie maison en bois avec une terrasse. Cet endroit est entouré de fleurs, d'arbres et de verdure. Ce jardin est tellement beau que j'ai décidé de ramasser tous les trésors que je vois et de les mettre dans une boîte que j'ai cachée dans la jardinière.

Ainsi, dans les générations à venir, si le jardin a changé, il restera une trace de ce paradis.

Dans la boîte, j'ai mis un caillou qui ressemble à une tête de poisson, des pétales, des fleurs, des feuilles, des branches...

Mais, je sais que ce lieu cache une histoire et plusieurs secrets.

Un jour, mes grands-parents m'ont amené à la fontaine basse.

Cet endroit était, il y a de nombreuses années, un lavoir où les femmes venaient laver leur linge.

Aujourd'hui, c'est une ruine, mais elle tient encore debout et elle coule encore.

Là-bas, il y a trois bassins tous séparés d'un mur en pierre.

Avec mes cousins, on s'amusait à essayer d'attraper les grenouilles et les têtards qui nagent dans l'eau. Mais après, on les relâchait.

Quand j'étais petite, j'étais tellement persuadée que cette fontaine est magique que j'ai inventé une légende :

C'était une jeune fille nommée Maria qui vivait très heureuse. Elle n'était pas encore mariée et elle en était fort contente. Mais un jour ses parents décidèrent de la marier avec le riche duc de Lafrançaise. Cet homme affreux obligeait Maria à laver le linge trois fois par jour. Et quand les vêtements n'étaient pas assez propres à son goût, il la frappait et il resalissait tous les habits pour qu'elle recommence. Ce fut au lavoir que Maria mourut de désespoir. Depuis ce jour-là, on dit qu'elle nage encore au milieu des algues de la fontaine basse à la recherche d'une vengeance envers celui qui l'a tant fait souffrir.

Vivre ici

Souvenirs du temps d'avant

(par Marie, de l'atelier d'écriture du centre social de Lafrançaise)

L'image de son visage serein et empreint de malice m'apparaît parfois quand je pense aux belles histoires qu'elle me racontait. Ses yeux devenaient deux fentes à peines ouvertes et elle semblait disparaître tout entière dans le passé. Ses cheveux dans une seule cascade enroulée, formaient un chignon sur le sommet de la tête et elle devenait pour moi, chaman ou une nonne tibétaine enveloppée de mystère et de sagesse. Elle me fascinait.

Quand l'histoire prenait un tournant tragique, je glissais ma main doucement sous la sienne posée sur son tablier et sa douce chaleur me rassurait. J'avais une préférence pour l'histoire des lavoirs de la fontaine basse. Elle me racontait comment les lavandières inventaient des légendes pour éloigner les enfants qui jouaient trop près du lavoir, le linge mouillé qui claquait sur la pierre. Les odeurs de savon et de cendre qui se mêlaient aux odeurs sucrées des acacias. Aujourd'hui j'y retourne avec mes petits-enfants. Les bassins ont encore un peu d'eau. Ils dispersent les algues qui se sont formées à la surface de l'eau, fouillent les mousses et les plantes aquatiques, à la recherche de quelques grenouilles. Ils écartent les tiges de prêle et chatouillent les têtards.

La fontaine coule toujours même en période très sèche.

Quelques marches, quelques arches brisées par le temps. Le passé laisse des traces et en tendant l'oreille, on peut entendre le chant des lavandières murmuré dans le souffle des arbres. Leur rire et leur bavardage, se mélangent aux cris des oiseaux. Sur ce lieu de rencontre, parole, rumeurs et nouvelles étaient semées comme des graines au vent et portent maintenant les souvenirs du temps d'avant.

Le patois et le pays

Le patois, il disparaît en même temps qu'une civilisation.

Moi je me rappelle, avant, en patois, pour tous les jours, il y avait un dicton :
pour la saint-Barnabé ceci, pour la saint-machin cela.

Maintenant, les dictons ils marchent plus, et le patois il disparaît en même temps.

C'est comme la fin d'un cycle.

Ma grand-mère, qui a vécu presque jusqu'à 100 ans,
elle parlait que patois à tout le monde, n'importe qui venait elle parlait patois.
Elle parlait français, bien sûr, mais le patois c'était sa langue,
c'était naturel chez elle, elle trouvait pas normal de parler français.
Et donc avec elle, j'ai commencé à parler patois, puis avec mes parents peu à peu.
Mais eux ont eu du mal à me parler patois.

N'i a que n'aiman pas lo patoès, n'i a que l'aiman tanben.

Aimi melhor parlar lo patoès que lo francés.

Anavi a l'escòla pendent las vacanças, ieu.

Aimavan pas tròp, los regents, que parlèssem patoès.

Aviam una regenta que nos ensinhava de cançons.

Ieu aimavi plan aquò. Escotavi mai aquò, que non pas de legir !

Sa mère à lui, la mémée, quand elle était encore vivante, elle m'a expliqué :
ils leur interdisaient de parler patois à l'école,
alors qu'en fait ils le parlaient tous à la maison.
Mais s'ils le parlaient à l'école, je sais pas ce qu'ils leur faisaient.

Quand le patois a été interdit pour imposer le français, ça a été très violent,
parce que les gens n'avaient plus le droit de s'exprimer dans leur langue.

Parlàvem totjorn patoès. Èra en 42.

Mès que l'institutriça, quand b'entendiá, nos repalava a l'òrdre !

"Allez, venez à genoux !"

Il paraît qu'on leur attachait une pancarte en bois autour du cou,
qui disait « Je dois parler français », pour les punir.

Le patois et le pays

Vau vos racontar l'istoèra de la « boeta » d'alumeta.

Quand èri a l'escòla primièra de mon vilatge, aviam un regent que nos empachava de parlar patoès. Un agèt un « stratagèma » qu'èra assez especial que consistava a donar lo matin a un elèva a l'azard, una « boeta » d'alumeta e aquela « boeta » conteníá un bocin de papèl e èra marcat dessus cinquanta còps o cent còps : « Je ne parlerai pas patois ». Lo qu'aviá la boeta d'alumeta deviá la transmetre a un copain qu'entendiá parlar patoès e lo ser lo qu'aviá la boeta d'alumeta deviá copiar cinquanta còps o cent còps : « Je ne parlerai pas patois ». Los qu'èran los pus « costauds » fasián passar la boeta d'alumeta als pus febles.

PARLA MI (chanson occitane)

Parla mi, conta mi
de que soscas grand-paire,
Conta mi, parla mi
de ton país.
E lo grand-paire
canturleja son conte.
L'enfant dins sos braces
s'es tot acroconit.

Per trobar mon país,
cèrques pas dins las cartas
Lo camin per i anar
es pas marcat.
E per frontièra,
i a pas que la musica
D'una lenga vièlha
que se vòl pas calhar.

Mon vilatge es aquí,
a la cima del causse
Lo solelh de julhet
calfa l'adrech.
Per la devesa,
i a lo tropèl que paissa.
A l'ombra del fraisse
lo pastre es assietat.

Mon ostal es aquí,
bastit de gròssas pèiras.
Un clapàs que ten cald
val mai qu'un nis.
Lo fuòc de lenha
dins lo canton esclaira
Enfant e grand-paire
que se son endormits.

Parle moi, raconte moi
À quoi tu penses grand-père,
Raconte moi, parle moi,
de ton pays.
Et le grand-père
Raconte son conte.
L'enfant dans ses bras
s'est tout recroquevillé.

Pour trouver mon pays,
Ne cherche pas dans les cartes
Le chemin pour y aller
N'est pas marqué.
Et pour frontière,
Il n'y a que la musique
D'une vieille langue
qui ne veut pas se taire.

Mon village est là,
À la cime du causse
Le soleil de juillet
chauffe l'adret.
Sur le pâturage,
Le troupeau paît.
à l'ombre du frêne
le berger est assis.

Ma maison est là,
Bâtie de grosses pierres.
Un tas de pierres qui tient chaud
vaut mieux qu'un nid.
Le feu de bois
dans le coin éclaire
Enfant et grand-père
qui se sont endormis.

Le patois et le pays

Un enfant, quand il est conditionné petit, il garde ça toute sa vie.

Moi, ça m'intéressait, je demandais à ma grand-mère des proverbes,
mais sans avoir l'idée de la parler, cette langue,
parce que je savais pas la parler, et on me la parlait pas.

Mes parents le parlaient des fois avec des gens qui venaient chez eux,
mais moi je le parle pas, non.

C'était pas une interdiction à la maison, hein,
c'est juste que ça leur venait pas à l'idée.

Moi je le comprends, mais de là à le parler, non.
Ça se raréfie. Faudrait le parler dans les marchés, déjà.

Au tout début, quand j'étais petit, on entendait encore le patois du coin,
Les grands-parents, tout ça, tous les anciens ils parlaient patois.
Maintenant, il se parle plus, le patois.

Ça a sauté quelques générations, parce que dans les écoles,
maintenant, y en a qui l'apprennent. Ça revient.

Y a eu une période trop longue pour que ça se transmette vraiment.
Ça s'apprend, mais ça se transmet pas vraiment.

Moi je l'ai appris un peu, oui, mais c'est pas pareil, c'est plus littéraire.
J'ai appris les conjugaisons et tout,
des fois les subjonctifs ils me viennent mieux en occitan,
mais pour le parler vraiment je sais qu'il y a plein de choses qui me manquent.

La prononciation c'est pas la même.
Nous, le littéraire, on le comprend difficilement.

Nous, c'était plutôt un patois local, chaque village avait ses habitudes,
alors que maintenant ils apprennent l'occitan littéraire.

Avant, dans toute l'occitanie, chacun écrivait à sa manière.
Et puis sans respecter des règles de grammaire, ils écrivaient comme ils pouvaient.
Perbosc et Estieu ont commencé à normaliser la langue à partir des écrits des troubadours,
parce qu'elle était déjà plus ou moins normalisée depuis le Moyen-Âge, cette langue.

Le patois et le pays

J'ai deux petits-enfants qui ont appris l'occitan, près de Bordeaux.

Quand ils me parlent, je les comprends, quand même.

Mes petites-filles, je leur ai toujours parlé occitan,
et elles ont toujours suivi des classes bilingues,
donc elles sont capables de tenir une conversation.
Mais avec l'accent français.

Moi, mes petits-enfants, à trois ans, ils tapaient des colères en occitan, j'adorais voir ça !

En rentrant de voyage scolaire, pour dire qu'il était fatigué,

le petit, il le disait en occitan ! Ou quand il était malade aussi.

Y a des mots qui ont plus de saveur en occitan.

Quand je croise des vieux qui parlent patois, s'ils parlent entre eux ils parlent patois,
et même si j'arrive en parlant patois ils me répondront en français.

Ils voient que j'appartiens pas à leur groupe,
parce que je le parle avec l'accent français, c'est inévitable.

Moi, je suis hollandaise. L'occitan, je le chante, mais je ne le parle pas.

Je n'ai pas vécu là, c'est pas ma culture. Mais j'apprends en le lisant.

Et pour moi, une langue de plus ou de moins...

Moi je le parle pas assez. Y a plus assez de monde qui le parle.
Quelquefois dans le groupe de chant, mais c'est pareil, c'est que des jeunes,
ils ont l'accent français, ils ont pas l'accent des vieux, c'est autre chose.

Aujourd'hui, on est dans une problématique différente :

on voudrait que les bretons ils reparlent breton, que les corses ils reparlent corse,
mais dans quel but ?

En ce moment particulièrement, il faut pas qu'on se sépare les uns des autres.

Créer du lien, au sein d'un territoire comme le nôtre,
c'est important.

On a mai besonh d'un vesin que d'un parent.

Val mai d'amics en corsa que d'argent en borsa.

Val mai petar en societats que crevar sol !

Julien Mercadier

(1) Dans ce livret Julien Mercadier porte un regard amusé et désabusé sur les manies consuméristes de notre temps. (A mes enfants, *Lou gazoun de Chantal*, Chez le juge de paix, un concours malheureux, *Lou vilatge gallés*.)

« Lo biaï d'escriure en patoès m'es vengut quand es que montè(r)em lo club dels ainats. A-n aquel moment mossur Rèi, lo principal, que venguèc mème aprèi internacional, nos fèc comprendre que podiam far quicòm, amb aquel estre. Fa que comencè(r)i en soassanta-e-quinze. Abans escriviái mème pas la bona annada als cosins, èra la femna que ba fasiá. Me disiá res, m'ocupavi de mon trabalh de la tèrra, de l'arboricultura, d'un bòrd o de l'autre. Perqué a dètz-e-sèt ans comencè(r)i, mon paire se'n debarrassèc perqu'aimava pas aquò, alavetz me confièt tot. Cromptavi lo bocin de bestial qu'aviam, vendiái, anavi a la plaça. Las tres pèças èran entre soassanta-e-quinze e soassanta-dètz-e-nau. Apèi arrestè(r)i. Aquí i agèc una granda èstre perqué apèi la federacion me'n cromptèc per cent cinc mila francs de librets, mès solament ne'n donè(r)i un a cada club, mès dejà i aviá vint ans qu'aviam perdut. Dins vint ans los qu'aimavan a parlar patoès, n'i aviá qu'èran al cementèri. Enquèra, de còps que i a, ne'n jogan de pèças, i anam ambel dròlle. Ba filma. Son mème plan jogats. Dins l'Avairon i a enquèra de monde que se'n ocupan d'èstre coma aquò. N'i a quatre. N'i a una qu'es la critica de la securitat sociala, una altra de la proprietat e del retorn a la tèrra. Dejà b'aviái previst aquò que se podiá pas far res que caldrá far coma de torisme. Sens me vantar èi ajut sèt o uèit prèt. Avidiái totjorn lo prumèr o lo second prèt. » (M. J.)

« Se anatz dins un mercat d'antiquitats i trobaretz pas le "curé" de Romeguil. Aprèp las istòrias que venon de i arribar cren los mòbles cussionats coma lo Diabls l'aiga senhada. Aquí çò que me contèt aquel brave òme longtemps. A cada ans pendant l'ivern convidava sos parroquians a venir pel grand servici. Ongan la gleisa èra plena de monde. I aviá los que i van cada dimenge, e los que i van que quand pléou. I aviá tan ben tois los "curés", capelans, e memes lo canonge del canton. Aquò fasiá una fèsta de prumièra per revisar dins lo còr de tot aquel monde la memòria dels paures mòrts. Solament lo Diabls seguradament s'en melèc. Portant tot aviá plan començat : tres curés a l'autar per dire la messa, ambe fòrça capejadisses e genuflections ; los autres curés mesclats amb de chantres per respondre los salmis tan bèls de la messa dels mòrts. Aprèp l'évangeli, lo canonge que deviá presicar quita sa plaça pel pròne. Passava los dos quintals lo bogre, quant èra pichon deviá aver fach mai que lecar las parets. Arribava dins la cadièra que èra plan nauta quant la corala cantava "Esprit Sant descend sus nautres", lo canonge fa lo signe de la crotz e se lança a bracejar de prumièra, a-n-aquel moment i agèt un bruch terrible ! La cadièra que deviá estre plan cussionada s'apilèc e manquèt espotir las congreganistas que èran dejós. Los fabriciens se portèron a son secors per lo tirar de las ruinas ont èra engarçat. Urosament aviá pas res de copat, i mancava que lo calòt. Bravament fèc tombar la posca del bavarèl, brandiguèt lo surplís e vol-

guèt far profiter l'assemblada del pròne que aviá mes uèit jorns a se soscar. Coma èra plan grand podiá se passar de cadièra. L'ufici s'acabèt sans rambalh duscas a la benedecion del taïc. En banquejant, perqué èra garrel, lo capelan de la Misericòrda qu'èra cargat de l'absoluta encensèt lo taïc plan como cal. Damorava l'aiga senhada ; salça l'asperson e part far lo torn. Lo catèt del Nenil èra al cap que teniá lo drapèu dels ancians combatants. Portava totas sas decoracions de la guerra de 14 é estranava un parelh de lunetas. Era un ome plan pichon mas se teniá redde coma un pal. Quand lo capelan lancèt l'aiga pel drapèu, l'asperson que deviá estre rosegat pel verdet se descuièc e la bòla de bronze que èra gròssa coma un uòu, truquèt en plen front lo Catèt que ne vegèt mila candèlas, e i pilèc las lunetas. Urosament que lo Catèt lachèc pas lo drapèu, riscava d'i aver d'autres blessats. Ambe l'aiga senhada que damorava i resfresquèron la bòça que creissiá a vista d'èlh. Dabans aquel desastre lo curé de Romeguil prenguèt la paraula. " Mos fraïres, dimenge que ven farai una quista de mai. Cal refar la cadièra, pagar un parelh de lunetas al Catet del Nenil, e cromptar un asperson. Remerciam Nòstre Sénher que nòstra organista que se va maridar, age agut mai de paur que de mal. La cadièra en s'apilant la podiá estropiar. Quant a tu, Jacotin sones pas la campana quant sortirem de la glèisa. Caldriá pas que lo cloquière qu'es plan vièlh s'apillesse e sem pas assurats. " E lo clergon que èra darrèr respondèc : " Amen ! " » (Julien Mercadier)

Texte de Julien Mercadier, tiré de l'ouvrage « al canton – Castelsarrasin »

Le patois et le pays



Centenari de la glèisa de La
Francesa.
*(segon una emocion del Jacme
Roset
que lancèt lo repic)*

Repic.

Dins la patz, dins la tormenta,
Dins la joia o dins los plòrs,
Sès aquí totjorn presenta,
Coma lo far del Salvador.

1

Lançat en pleh azur
Per l'èrsa de la sèrre,
Lo teu valssèl altièr
S'enauça de segur.

2

Agatcha, ambe fervor,
La plana luminosa,
Del Pirineu lontan, h
La dieusenca blancor.

3

Ambe ton det puntat
Qu'ensenha lo camin, h
Adralhas cap a tu
Lo romieu alassat.

4

L'autan bufa a bèl aire
Lo fòc de l'esperança
Qu'endrudis a tengut
Lo còr del caminaire

Nadal (mars de 2006)

5

Per el, lo terrador
S'illumina e bruisís,
S'escantis la dolor
E lo gaug s'afermís.

6

L'eime dels davancièrs,
Ambe son imne suau
A l'eternala vida,
Emplena lo cloquièr.

7

Aujòls qu'avètz trimat
Ont penja la cevèna,
Vosaus, pastres del causse
E los bordièrs de Tarn,

8

Brassièrs e menestrals
Nascuts n'alcesta tèrra,
Sètz plan totis aici,
Portaires d'ideal.

9

E nosaus qu'arriban
Al cap d'un long camin,
Nafrats dins nòstra car
E dins los nòstres raives,

10

Entà tu potsarem
La fe que nos revelhe,
La volontat de viure
E lo cap quilharem.

Poésie de Nadal Rey, d'après une idée de Jacques Roset

Le patois et le pays

Moi ma vie, depuis toujours, depuis toute petite, c'était l'église.

Mais dans notre église des messes y en a que une tous les mois,
sauf ce mois-ci où y en a pas.

Et j'aime pas aller ailleurs, moi j'aime bien mon église.

Je suis nouvelle ici, ça fait que quelques mois,
j'aurais pas grand-chose à vous raconter...

Moi je viens d'arriver.

Je crois que chaque jour, j'ai l'impression que je viens d'arriver.

Tout est toujours nouveau. Depuis soixante-et-onze ans.

Tous les matins j'ai l'impression que je viens d'arriver,
et en même temps je me demande ce que je fais là.

J'aurais pu partir, je sais pas ce que j'aurais vécu ailleurs.

Ce qui m'a retenue ici, c'est cinq enfants.
Et puis, encore plus, le jardin : planter, semer, bouturer, marcotter...

Moi, je suis arrivé là par hasard. J'ai eu le coup de cœur.

Je travaillais à Toulouse, et j'y travaille encore.

Il a fallu un peu de temps pour prendre le rythme, oui,
mais maintenant, on est bien.

Nous on s'est installés ici après la retraite.
On venait de région parisienne.
Y a pas à dire, on est quand même mieux ici !

Ce qui fait qu'on reste ici ? Le temps. C'est méditerranéen, ici.

Quand on vient du Nord, on apprécie la différence !

Pour moi, ici, les températures sont exténuantes. C'est trop.

On est en Mai, c'est déjà l'été on dirait.

Je mettrais n'importe qui, là, l'après-midi,
sous la serre, il tient pas dix minutes.

On est obligés de décaler les horaires pour travailler,
à un moment c'est plus possible.

Le patois et le pays

Je retape une vieille maison.

C'est pas plus de boulot que de faire construire du neuf, parce que ça a du sens.

Après, elle était pas en ruine ruine, mais y avait du boulot.

Y avait la douche dehors. C'est des murs en terre. Torchis, terre.

Je l'ai fait restaurer, donc. Pour la garder dans son jus,

j'ai fait l'isolation paille, chanvre, et des armatures en bois pour que tout tienne.

Ici, la brique, c'est beaucoup de la terre crue.

La terre était autour, elle était sur le terrain.

Les gens fabriquaient des moules, ils faisaient leurs briques,
ils les mettaient à sécher, et voilà.

Y a une grosse différence géologique entre Vazerac et Castelnau,

à la frontière entre Lot et Tarn-et-Garonne.

Dès que tu passes la limite en venant dans le Tarn-et-Garonne,

tu vois des maisons en brique, alors que chez nous dans le Lot c'est pierre blanche.

C'est radical !

Ici, tu creuses, tu finis par arriver sur le sable, mais y a pas un pet' de caillou.

Géologiquement, on est vraiment à la limite entre le plateau calcaire et ici...

C'est vrai, ici y a pas un caillou.

On allait pas se faire chier à aller chercher des cailloux pour construire,
alors on faisait avec ce qu'il y avait.

Mais les vieilles maisons se vendent pas.

Là-haut, y avait une maison magnifique, avec une vue magnifique,
mais ils voulaient pas vendre, avec l'héritage, tout ça,
et maintenant c'est une ruine, ça vaut plus rien.

Moi je pourrais pas vivre à l'intérieur.

Quand je travaillais à l'épicerie, la patronne était malade pendant un mois

il a fallu que je la remplace, mais j'étais enfermée !

Je déprimais, oh oui oui oui, je déprimais, moi il me faut de l'air !

Là où je vis, je suis haut perchée, j'ai tout l'air qu'il me faut !

Le patois et le pays

Quand on a grandi sur le coteau,
on peut pas s'installer dans la plaine, après.

Mon mari il voulait qu'on fasse construire sur un terrain de sa mère,
mais moi j'ai dit non, je pouvais pas, c'était en bas,
j'aurais eu l'impression d'y étouffer !

*Ame l'aoudi doucet d'un soulelhet de primo,
Dount lou raïs matiniè escaouduro, apasimo,
Enten lou ri-tziou-tziou des pijous aouselous.
En s'espezoulhejen al cap d'un ram de flous,
Poulits reys, fils aimats de la libro naturo,
Hurouses, lous prumiès, festejoun la berduro,
A l'oumbro des ramels, des fouilhats, des bouissous ;
An, per tout pessomen, lour niou e leurs cansous.*

(Auguste Quercy)



1^{ème} couplet

A nostris pès, l'Abayrou, dins sas herbos
 Coum'on riban se plègo douçomen ;
 Tout lou penchal, sus sas aygos superbos,
 Al soulel d'or se miralho'n dourmén.

2^{ème} couplet

*De su l Tucol bésen las Piranèyos
Coumo'ridèou tout bourdat d'arren-biou ;
De Mountalba poudèn counta las gleyos ;
D'ayci lou Tarn rétiplo'n pichou riou.*

3^{ème} couplet

*Al founs del pech, besèn, dins la berdura
De Galhardou lou masatge risént;
Aqui, cado ans, l'artichaou s'amaduro,
E la persègo e lou prunel lusent.*

4^{ème} couplet

*De Piquacos las aymablos filhétos
A la satgesso ajustoun lou bon cor ;
Tabe, pertout se dis : "Soun poulidétos,
E que la prèn a troubat un trésor !"*

5^{ème} couplet

*O soubèni de la guèrros passados,
Noble castel, de glorio courounat,
Te saludan !... Tout entrumit d'annados,
De nostro glèyo es a peno l'aynat.*
(graphie francisée de l'auteur)

Chanson extraite de l'ouvrage « al canton - Lafrançaise »

Le patois et le pays

La sieste de Piquecos

(par Magali, de l'atelier d'écriture du centre social de Lafrançaise)

La chaleur d'avril étalait son voile sur la région et une délicieuse torpeur s'immisçait dans mes résolutions « sportives » : petite rando au bord de l'Aveyron, salade et fruit au déjeuner et visite d'un charmant village situé sur le coteau, en vélo !

Et me voilà affalé- tel un cachalot dégoulinant- sur le banc face au « point de vue de Piquecos » le temps de reprendre ma respiration... Enivré par les parfums blancs des acacias, de l'aubépine et du seringat, ma tête ballotte mollement au bout de mon cou. Alors je roule ma veste sur laquelle je plonge, bercé par de tendres nuages cotonneux.

Soudain un frisson m'éveille et j'ouvre les yeux sur une nuit sans lune qui dévore le paysage. Ai-je donc tant dormi ? Désorienté, je ne reconnais rien des rues désertes et de la silhouette fantomatique d'un château. Je suis alors une route bien mal entretenue qui chahute mes chevilles jusqu'à l'ombre d'une forteresse. Il me semble qu'un lampion moribond lance des éclats incertains.

L'heure des visites doit être largement dépassée et j'ai égaré ma montre connectée et je ne trouve pas mon téléphone ! J'entends alors des sanglots. J'essaie de me diriger vers l'endroit d'où émane cette triste mélodie, mais le sol est couvert de bouts de bois et de caillasses qui me font trébucher. Le dépliant de l'office de tourisme ne signalait pas un magnifique château restauré mais j'ai le sentiment d'errer au milieu de gravats... Ah j'aperçois un rai de lumière qui vacille par-là, on dirait une chapelle : des bougies peut-être, un office des vêpres ?

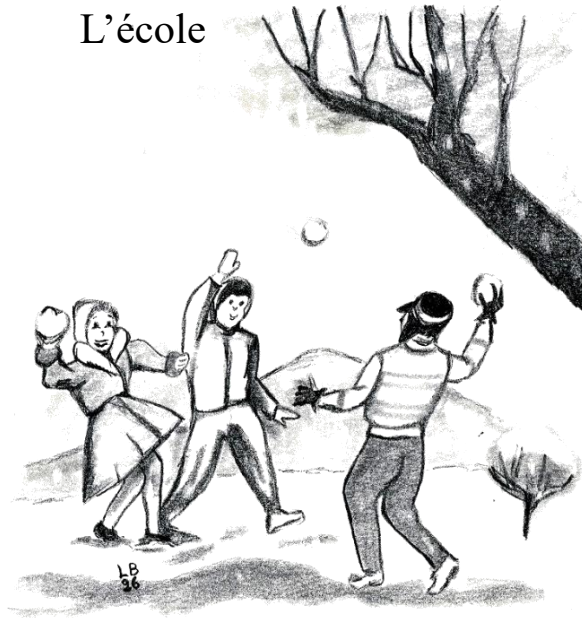
La voix des larmes se fait plus distincte. J'entre dans une salle voûtée où tremblote la flamme d'un cierge. Pas de banc ni d'autel, juste une statue, une orante de marbre, une belle jeune fille en prière. Et sur le fin visage si délicatement ciselé, une larme glisse !

N'imaginez pas que je sois mystique ou féru d'ésotérisme ! Mais je succombe immédiatement sous le charme de cette délicieuse jeune femme de pierre. Cette exquise beauté me submerge et sans doute ma raison me fuit quand je me suis senti prompt à l'étreindre pour la consoler ! Je me suis assis près d'elle : « Pardonnez-moi, je ne suis pas d'ici mais pouvez-vous me confier ce qui vous cause tant de peine ? ». Les sanglots s'éteignent et une voix d'ange me répond : « Je suis la fille du Prince noir qui m'a bannie du royaume et emmurée vive en ces murs, en me volant mon fils ! Mon petit enfant blond qu'on m'a ravi car son père est un ennemi mais mon cœur ne le savait pas ! Voilà la source de mes larmes depuis des siècles et nul ne me consolera ! »

Tout à coup, le monde se mit à trembler, les flammes envahirent l'espace et je sombrai à vive allure dans un gouffre béant jusqu'au pied du banc !

Une étrange gorgone drapée dans un drap fleuri se penchait au-dessus moi, éructant dans une sorte de patois « Oh boudu con ! C'est pas bien bon le soleil d'avril, ça rend fada ! rentrez chez vous pour dormir, le banc est trop dur, et au lieu de tchahopiner, ramassez-donc vos papiers sales... » dit-elle en me tendant l'emballage des biscuits de mon goûter, ceux avec le dessin d'un prince !

L'école



On venait à l'école à pied. C'est pour ça que je me suis payé une scoliose !
Parce qu'après la guerre on était pauvre, et j'étais toute piètre,
je suis restée petite. Regardez, il me faut du 35 à ce pied, 36 à celui-ci !

On avait un instituteur, il valait mieux pas faire les durs, parce qu'il était dur aussi !
Mais il a forgé les gens à être bien comme il faut. Il était dur mais il était juste.

Et même dans la rue, le maître,
s'il voyait un élève qui disait pas bonjour,
il venait le réprimander, hein !

Ah ça, oui, les coups de pied au derrière, attention, ça partait, hein !

Nous, les garçons, fallait enlever la casquette. Et celui qui enlevait pas la
casquette et qui disait pas bonjour, ouh là ! Si on enlevait pas la casquette,
la fenêtre était ouverte, bah la casquette elle volait dehors !

On dit « quand on plante un arbre, il faut lui mettre un piquet pour qu'il monte droit. »
Un enfant, si on le guide pas assez quand il est petit, c'est pareil, il devient tout tordu.

Jogàvem a la toupie, tot aquò.

A vira-pebre, nos teniam per la man e viràvem.

*Fasiam a galopeta, galopàvem. Fasiam la carreleta,
sautar sus un pè e butar une pèira, lo carrelet.*

L'école

Je me rappelle, on avait les pupitres.
On soulevait, on avait le trou pour l'encrier,
et on écrivait avec la plume.
Et avec le buvard, pour aller avec.

Moi j'écrivais comme un cochon je faisais des pâtés partout !

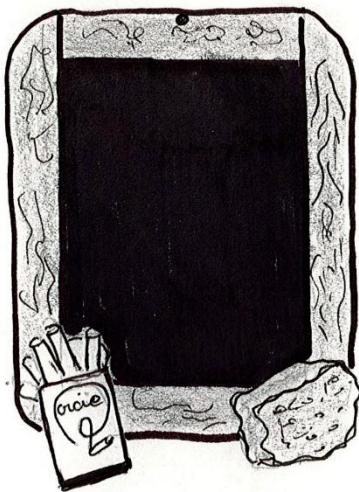
Y avait pas les stylos bic, y avait pas tous ces trucs-là !
Si, y avait les mines, mais...



Et on avait plusieurs cahiers : y en avait un
pour le français et un pour les mathématiques.

Et la leçon de morale ! Tous les matins, on arrivait,
y avait une phrase écrite au tableau, en entrant, là, pim !

Y avait des parents ils voulaient pas qu'on aille à l'école laïque
parce qu'on était tous mélangés.



Y avait l'école des garçons et l'école des filles, mais on était séparées,
on se retrouvait qu'au collège. On avait la même cour séparée par un grillage,
alors quand on était en CM2, les grands, on était toujours du côté du grillage.

Nous, les filles, on avait les blouses et tabliers, on était toutes de la même couleur.

Moi, la mienne, je crois qu'elle était grise.

On apprenait aussi les travaux ménagers :
broder, coudre, tout ça.
Moi j'avais fait une tarte aux myrtilles,
je m'en rappelle.

Nous les garçons, tous les matins,
on apportait le bois, et le premier qui arrivait
il allumait le poêle de l'école.
On portait chacun une bûche.



L'école

Roger

(par Elisabeth, de l'atelier d'écriture du centre social de Lafrançaise)

Roger, mon père, avait été un bon élève jusqu'en classe de 10ème. Il arrivait toujours avant que la cloche ne sonne. Il adorait tout à l'école, l'odeur de la craie, celles des crayons qu'il taillait, de l'encre violette dans laquelle il trempait son porte-plume. Une plume Sergent Major avec laquelle il s'appliquait sur tous ses cahiers, un peu moins sur celui de la morale, prémices à l'accueil du matin. Même le bruit de la craie qui crissait sur l'ardoise lui apportait de la joie. La matière préférée de Roger était la dictée, il y en avait 2 ou 3 par semaine. Il n'avait jamais besoin de buvard pour l'écriture et la dictée, il obtenait des bons points à profusion. Il raffolait de son livre de lecture « Le Tour de France de 2 enfants », il se disait que lui aussi il ferait un jour le tour de son pays, peut-être serait-il compagnon ? Il aimait jouer avec ses camarades à la récréation, les osselets et les billes n'avaient aucun secret pour lui tant son adresse était extrême. Les jeudis matin, il devait aller au catéchisme, mais les jeudis après-midi il retrouvait ses amis et il était fréquent que l'un ou l'autre revienne avec les genoux écorchés. Le blessé trouvait alors dans l'armoire à pharmacie familiale, le mercurochrome qui soignait ses plaies.

Puis une nouvelle institutrice était arrivée dans son école de campagne. Dans ce petit village du Lot ayant pour nom Belfort de Quercy où presque l'entièreté de la population parlait patois, une rumeur avait circulé, qui colportait que la revêche institutrice, Madame Constance Boniface, avait été nommée par le régime de Vichy qui s'appliquait à privilégier l'éducation morale, civique et patriotique. Ça se voyait tout de suite que Madame Constance Boniface était de la ville, elle ne faisait aucun mystère que ce poste en territoire rural lui avait été imposé. Madame Boniface avait de belles manières, des vêtements de bonne facture, le langage châtié, la bouche pincée, tout son être respirait l'intransigeance. Elle avait pris à son service une femme du village, qu'elle appelait pompeusement « ma femme de chambre » alors que tous savaient bien au village que « la Jeanne » était une bonne à tout faire. Roger venait de perdre son père, il avait en lui un chagrin qu'il ne parvenait pas à évacuer. Des souvenirs d'un père si gentil qui, pour sa perte, n'avait pu s'abstraire de l'alcool.

Roger se heurta aux aspirations de Madame Constance Boniface dès ses premiers jours de classe de 9ème. Elle le prit en grippe et n'avait de cesse de l'humilier. Dans ses culottes courtes rapiécées et sa chemise usée, imprégnées des odeurs animales de la ferme familiale, il était une constante provocation pour Madame Boniface, qui se targuait d'avoir un goût très subtil et un odorat déclaré sensible. En ce début d'année scolaire 1940, Roger ne put se résoudre à se laisser malmener avec constance et il entra lui aussi en guerre contre l'ennemie. Il trouva le chemin de l'école buissonnière et ne le quitta que pour de brefs intermèdes scolaires.

Quelle joie de s'en aller avec sa besace sur l'épaule et de la déposer derrière un buisson, avant de partir à l'aventure. Il faut dire que Roger s'acheminait à pied à l'école. De la Métairie des prés, sa demeure familiale, jusqu'au village, ses jambes d'enfant parcouraient sans faillir, hiver comme été, les kilomètres à couvrir pour recevoir l'instruction. Il connaissait le moindre vallon, la moindre butte, sa plus grande joie était d'aller se poster au sommet du monticule le plus élevé de la commune qui lui permettait d'avoir une vision circulaire. Il était à la lisière entre deux mondes, son

L'école

département du Lot, ses racines, et, à portée du regard, celui du Tarn-et-Garonne qu'il aimait tout autant, avec son point culminant à Montalzat et son village élégamment perché non loin, Puylaroque. Dans son entourage on appelait ce tertre le « pic du frère ». Il ignorait pourquoi il se sentait en osmose avec ce lieu alors qu'il était souvent en conflit avec son frère aîné, qui ne supportait pas sa débrouillardise. Roger avait appris tout seul à monter à vélo, celui ayant appartenu à son père. Il arrivait à peine aux pédales et l'enfourchait en restant debout, bien droit. Roger connaissait par cœur tous les noms des lieux qu'il arpentait. Certains avaient une connotation poétique, Pech Prunel, Cantarel, Combe longue, Pech Agudel... D'autres prêtaient à rire, Barrat haut et bas, Peyre Farinière, Matat, Lamothe...

Le seul scrupule de Roger était, les jours de fugue, de quitter sa mère, devenue veuve à 38 ans. Outre la disparition de son mari, elle avait souffert d'avoir perdu 3 enfants en bas âge, et avait revêtu un masque de tristesse. Roger aurait voulu lui rendre son sourire et jeter au diable vauvert ces vêtements noirs exécrés que la présumée décence imposait. Il avait remarqué des fils blancs dans la soyeuse chevelure de sa mère et ne voulait pas l'inquiéter davantage.

Mais son désir d'aventure était plus fort que tout. Quand Roger sillonnait les collines et les coteaux, son corps s'emballait. Il errait longuement sur les sentes où chaque oiseau, chaque arbre, chaque insecte lui racontait son histoire. Il connaissait le nom de tous. Il allait à la rencontre de tous les ruisseaux du secteur, le Tourtorel, le Coumbel où il faisait flotter des brindilles, des feuilles qu'il laissait dériver dans le courant. Il réservait le ruisseau du Glaich pour y pêcher, sans se faire pincer, les écrevisses que sa mère revendait au marché de Caussade, le lundi. Si le temps le permettait, il s'immergeait nu comme un ver dans l'eau revigorante. Ce baptême improvisé chassait ses noires pensées. Il partait à l'assaut des arbres les plus hauts, et, de son perchoir, il pouvait avoir la sensation de dominer le monde. Ces leçons de choses, comme on les appelait à l'époque, étaient autant de leçons de vie. Il apprit ainsi à fabriquer des objets avec des rameaux de bois, le noisetier convenait parfaitement pour les sifflets et les toupies, il s'initia aussi au tressage de l'osier ou d'autres matières. Ses plus grandes joies, il les éprouvait quand il pouvait attraper un lapin ou un lièvre qu'il était parvenu à piéger avec ses collets, ou bien un oiseau qu'il apprit à plumer, pour l'offrir en cadeau à sa mère. Pouvoir aussi faire quelques menues réparations ou installations dans leur modeste ferme pour aider cette mère qu'il vénérât.

Mais un jour celle-ci fut convoquée à l'école ; tous les deux se rendirent au rendez-vous tel que l'avait stipulé la missive. Il faut dire que sa mère se doutait bien un peu que son fils pratiquait l'école buissonnière, ce qu'elle ignorait en revanche c'était la fréquence des épisodes. Elle ne désavoua cependant pas Roger devant la fielleuse maîtresse. À la question de la mégère qui demanda à l'enfant de donner une bonne explication quant à son comportement, Roger, se sentant aimé et soutenu par sa génitrice, répondit narquoisement :

« Que voulez-vous que la bonne y fasse ? ». Et reçut une gifle magistrale.

L'école

Quitavèm l'escòla a dotze ans, e al trabalh !

Aviái tretze ans e mèg.

Auriái quitat los estudis al mes de junh.

La guèrra se declara en tranta nau.

*Mon paire que part a la guèrra en prumièra linha,
mon pairin èra avucle, i restava ma maire e Hervé.*

*Ma maire : « Cal quita l'escolà,
que vòls que fasqui tota sola ? »*

E ben, vau quita l'escòla !



Quand j'ai passé mon certificat d'études, mon père il m'a demandé
« Qu'est-ce que tu veux faire ? ».

Moi, comme j'aimais pas trop l'école, j'ai dit je sais pas trop quoi faire,
et c'est comme ça que j'ai repris son métier, à partir de mes 14 ans.

Mes parents ont accumulé beaucoup de savoir et me l'ont transmis.

Même si, chez moi, y avait pas un disque, pas un bouquin, mais pourtant,
quand j'étais gamin, mes parents m'abonnaient quand même à ce que je voulais.

Je suis rentré dans la lecture quand j'étais au collège.

Je me souviens, je voyais des gens qui lisaient, ils avaient pas l'air malheureux.

Moi, j'avais besoin de comprendre. J'ai pris un truc, le premier qui venait.

Pagnol.

Je lis ça. Laborieusement. J'ai trouvé ça chiant ! Mais j'en prends un second. Puis un autre.

Jusqu'à ce que je comprenne qu'il faut entendre la musique du texte.



L'école



À la maison, on jouait aux dominos, parfois. Ou au loto.

On jouait à la marelle, aussi,
ils en avaient dessiné une à l'école.

Nous, on jouait aux osselets.
Fallait les jeter, et on en récupérait.

Et on faisait de la corde à sauter.

On était à 3, toujours,
deux qui faisaient tourner et une qui sautait.

On jouait aux billes, aussi.

Mais c'était les billes de l'école, on apportait pas les nôtres.

On n'avait pas de jouets, nous.

On faisait des châteaux avec des cailloux.

On ramassait des cailloux plats, comme ça,
et on essayait de monter des châteaux sans que ça tombe.

Moi, quand j'allais garder les oies dans le champ de maïs,
je fabriquais des poupées.

Je prenais un épi, et avec les poils du maïs, je faisais des tresses.

Y avait pas de bras ou de jambes, même les vêtements y avait pas besoin.

Je m'amusais avec pas grand-chose. Je devais avoir 9 ans.



En hiver, au coin du feu,
y avait toujours des petits travaux à faire.

On pliait du linge, on raccommodait,
on faisait des maniques du tabac, avec 27 feuilles sèches qu'on mettait en paquet,
comme ça, ça s'emboîte, et tu tournes tu tournes. C'était pour le vendre, ça.

La ferme, le verger et la transmission

la ferme de mon enfance

La ferme de mon enfance,
sans cahier ni stylo,
m'a donné cette confiance
que tous les intellos
n'ont pas la patience
d'une roue libre à vélo.

La ferme de mon enfance,
chef d'œuvre d'habitants
d'un beau coin de France
où l'air pur à chaque instant
amène bienveillance
aux cœurs pétillants.

Je connais les couleurs les distances,
des saisons et des champs;
les humeurs, les pas de chance
dans les travers et les penchants.
L'adversité et la constance
sont les thèmes de ce chant.

Oh ! Ferme de mon enfance,
tu ouvres ton esprit
à ma joie pleine fréquence
où la peur et même les cris
font partie de cette ambiance
comme un corps entier qui vit.

Les canards, les volailles,
d'abord poussins, ensuite voraces,
mangent les graines et la paille
avec leur bec de rapaces.

La rivière, plutôt le ruisseau,
dans la clairière : c'est un fossé.
Déjà naguère remplissait des seauces
et donnait un lien renforcé
à tout ce qui est beau.

J'ai grandi comme les chênes,
mi sauvage, mi cultivé,
les sorbes, les mûres et les frênes.
Je suis des plus motivés
à ce que cette mise en scène
soit ma source de créativité.

J'entends le soleil chanter
aux cœurs pleins de joie.
Le printemps sans cesse renouvelé :
l'année, un fil, des mois.
Les sous bois nous ont inspiré,
mon frère, ma sœur et moi.

La ferme de mon enfance ;
je vous le dis sans aucune offense :
les joies, les peurs, les confidences,
chacune pleine d'insistance
sont les couleurs de mon existence,
les graines de ma présence.

2023 : 56

Extrait de « Les poèmes de Patrick » (Patrick Serre, 2024)

La ferme, le verger et la transmission

Le Tarn-et-Garonne c'est le jardin de la France.

Y a toutes les productions, y a les légumes, y a les fruits, y a les animaux.

*Avián dètz ectaras escampilhats. Fasián un bocin de tot,
un parelh de vacas, un bocin de blat, un bocin de vinha a chasselàs e a vin,
un bocin d'elevatge e la pruna seca tanben.*

La bòrda del costat de ma maire èra una bòrda de tretze ectaras.

Trabalhavan mon pairin, ma mairina, ma tant e ma maire.

Avián un chaval, avián de vacas... Fasián de tot.

I avián de trabalh per l'annada.

Mon exploitation, c'était de la polyculture, y avait de tout.

De la vigne, des vaches pour le lait, des melons, des courgettes,

du tournesol, du maïs, de l'avoine, de l'orge, du blé, on faisait tout ça.

Mais on n'avait pas d'arbres fruitiers.

Avant, toutes les fermes avaient leur basse-cour :

les lapins, les poules pour les œufs, les oies, le cochon, tout !

Des oies, on en avait une quinzaine.

Quand j'étais petite, c'était moi qui les gardais.

J'avais une petite baguette pour les faire avancer,

et fallait prendre le seau pour les faire boire.

Mes deux sœurs aînées, les oies, elles les touchaient pas,
mais moi, par contre, elles m'attaquaient, je sais pas pourquoi.

Les oies, on les engraissait, après on les tuait, et on faisait le confit.

On mettait ça dans le pot graissier.

Après, on les faisait en conserve, et ça se gardait mieux.

Maintenant les fermes y a plus personne qui a des animaux,
peut-être juste quelques poules, et encore...

Ma belle-sœur par exemple elle a plus rien.

La ferme, le verger et la transmission

Mais avant, y avait les anciens qui vivaient à la maison avec,
c'est eux qui s'en occupaient de la basse-cour,
pendant que les jeunes ils faisaient les plus gros travaux.

Les jeunes, aujourd'hui, ils veulent plus de contraintes. C'est dur les contraintes !
Moi j'en ai eu beaucoup, des contraintes : j'ai eu mes parents malades toute la vie,
j'ai eu ma belle-mère grabataire à 100%, j'en ai eu des contraintes !
Et j'avais pourtant des vaches à traire, tous les jours, matin et soir !

Les années de ma jeunesse, quand y avait les vaches laitières,
y avait beaucoup d'entraide avec les voisins.

Pauc d'adujas fan grand ben.

À l'époque on allait faire les foin avec les voisins,
on allait faire l'ensilage, on s'entraidait tout le temps.
Ça c'était le plus beau, c'est les souvenirs qui me resteront longtemps.

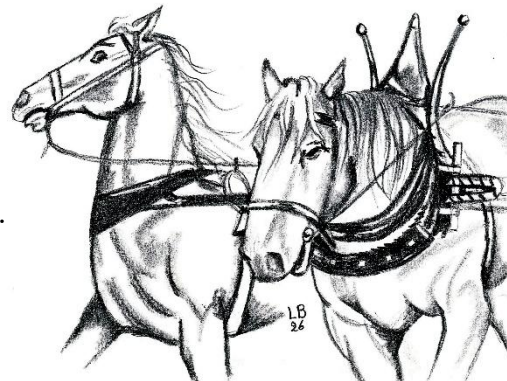


On habitait un corps de ferme.
Y a une chambre qui avait une porte
qui donnait à l'étable. À l'époque,
y avait que la cheminée dans la cuisine,
et dans les chambres il faisait pas chaud,
alors ils ouvraient la porte de l'étable,
ça faisait rentrer un peu de chaleur.

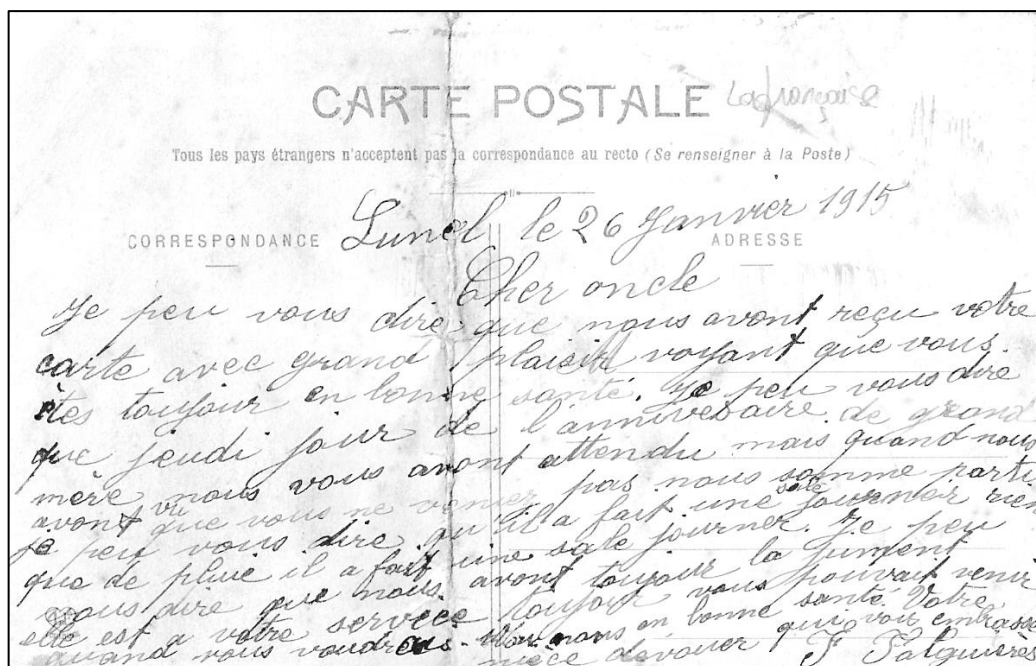
Quand j'étais jeune, on avait une faucheuse avec des vaches.
Moi j'ai labouré avec des vaches, j'ai râtelé avec le râteau à vaches.

Jamai tos buòus prestaràs, e cada jorn lauraràs.

Mais c'était plutôt des vaches que des chevaux
qu'on avait pour les travaux.
Par les coteaux, fallait de la force.
Les chevaux, c'était plutôt les riches qui en avaient.



La ferme, le verger et la transmission



Lunel, le 26 Janvier 1915

Cher oncle,

Je peux vous dire que nous avons reçu votre carte avec grand plaisir voyant que vous êtes toujours en bonne santé. Je peux vous dire que jeudi, jour de l'anniversaire de grand-mère, nous vous avons attendu, mais quand nous avons vu que vous ne veniez pas nous sommes partis. Je peux vous dire qu'il a fait une sale journée, rien que de pluie il a fait une sale journée. Je peux vous dire que nous avons toujours la jument, elle est à votre service toujours vous pouvez venir quand vous voudrez mais en bonne santé. Votre nièce dévouée qui vous embrasse.



La ferme, le verger et la transmission

On avait une vache, on l'appelait la Rouge, par rapport à la couleur.

Eh beh cette vache, elle pouvait pas me voir !

Je me rappelle, y avait un buisson avec des épines et des petites boules noires,

eh beh cette vache, elle avait des cornes comme ça, et elle a baissé la tête

et moi j'étais pas grosse, j'avais huit ans et demi ou neuf ans,

et elle m'a envoyée dans le buisson ! Ah, cette vache, alors...



Nous on avait des vaches, une vingtaine de mères,

on faisait la traite.

C'était 365 jours par an, des fois 366

quand y avait un jour de plus,

dimanches et jours de fête.

Et après, je leur ai dit

« moi, je veux plus traire de vaches !

je veux mon dimanche ! »,

alors après on a mis des blondes,

elles se faisaient traire par le veau,

c'était tellement plus simple pour moi !

Aujourd'hui, sur la commune,

il reste peut-être une ferme ou deux qui font le lait.

Avant, chaque ferme avait quelques vaches.

Comme la vigne. Même les fruitiers.



Les vaches, il fallait les traire matin et soir, dans l'étable,

et puis il fallait rentrer de l'herbe,

on appelait ça le fourrage,

on le mettait en bottes, on le rentrait,

et puis on leur donnait après.

On faisait ça avec la jument.

C'était elle qui faisait le va et vient des charrettes.

Y avait que quelques familles qui avaient des chevaux,

mais on prêtait la jument aux voisins quand il fallait aider.

La ferme, le verger et la transmission

À ce sujet, vous connaissez l'histoire de l'éléphant ?

C'était un éléphant du cirque Pinder.

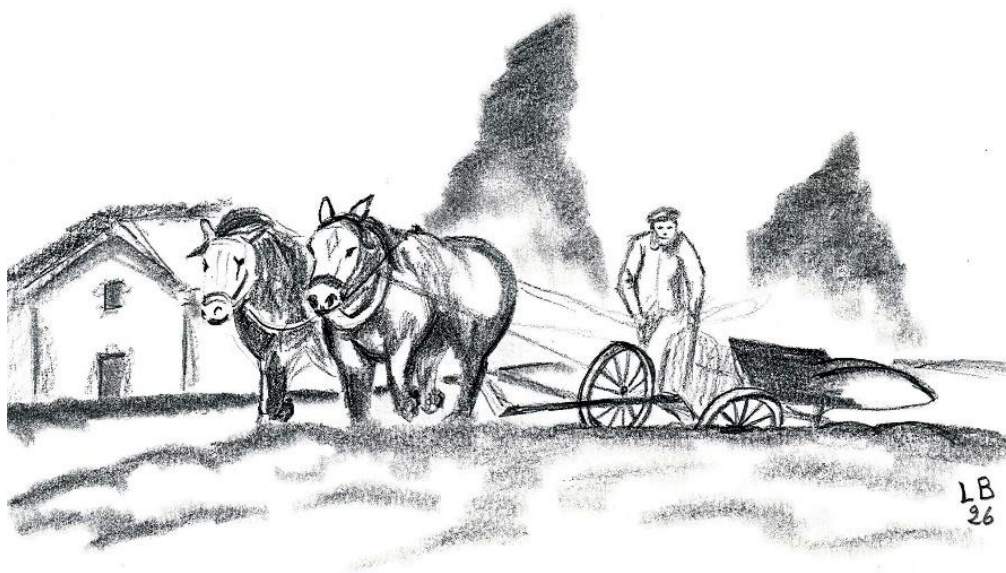
Les gens du cirque l'avaient laissé là, en repartant.

Alors on l'a utilisé dans les vignes, pour de l'arrachage de pieds, tout ça.

L'âne, il était pas beaucoup utilisé pour travailler ici.

Mais à la fête de l'âne, on a cherché à montrer tout ce qu'on pouvait faire avec eux.

On avait l'âne du meunier, l'âne qui portait les seaux de lait, l'âne qui ceci cela,
et puis on faisait un défilé pour montrer. On a même fait labourer des ânes !



Les bovins, y avait surtout de la vache laitière, quelques vaches à viande,
et puis un peu de bœufs pour le trait.

Les bovins ont pas disparu, non,
mais les agriculteurs ont disparu, les éleveurs ont disparu.

Les éleveurs, au lieu d'avoir 20 vaches, ils en ont 100.

Donc 1 éleveur en a remplacé 5 !

Ce qui a fait basculer ça, c'est le remembrement.

On avait un morceau là, un morceau là, un morceau là, et puis pof !

Et là, on s'est dit qu'on pouvait faire des exploitations.

La ferme, le verger et la transmission

Du point de vue métier, profession, les éleveurs ils faisaient rien avant,
ils faisaient pas de vaccination, ils touchaient pas une seringue, rien.



Le vétérinaire, il était appelé pour tout.

Et puis petit à petit,
le fait d'avoir plus de bêtes,
ils se sont un peu professionnalisés,
et ils n'appelaient plus le vétérinaire,
ils pouvaient même faire les vêlages faciles.

Ça a changé les métiers.

Je me rappelle en 48, quand mon père il a eu son premier tracteur,
quand on a mis cet engin dans le coteau, c'était la révolution !

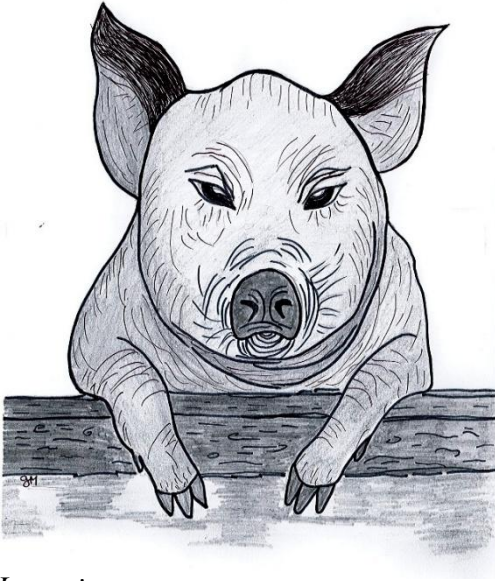
Moi, je me disais que je pourrais jamais avoir un engin comme ça,
et pourtant...

Ma grand-mère maternelle, elle habitait Villemade,
de là-bas ils partaient avec des oies pour aller les vendre à Castelnau-Montratier ! à pied !
Avec deux paires de chaussures, celle de tous les jours qu'ils avaient aux pieds,
et celles du dimanche attachées avec les lacets autour du cou.
Ils se déchaussaient en bas de la côte de Castel et hop,
ils mettaient les chaussures du dimanche, pour être plus présentables à la foire.



Y en a, c'est avec les cochons qu'ils faisaient la route !
Et un cochon, c'est pas très docile, hein, ça court dans tous les sens !
Bon, c'était qu'une fois par an, mais quand même !

La ferme, le verger et la transmission



Lo pòrc se tuava per la familha.

Un parelhat per l'annada.

*Lo tesson lo cromptàvem pichon,
un poparèl qu'apelàvem.*

*Lo pòrc manjava presque como nosaus :
de milh, de pomas de tèrra...*

*Al pòrc, lor donàvem de trufas
a la plaça de las patatas.*

Les cris

Quand j'avais huit ans, j'étais à l'école primaire, en plein après-midi on entendait les cochons gueuler, parce qu'à l'époque on les tuait sur la maie. Ils se mettent à quatre ou cinq pour l'attacher, ils retournent la maie à l'envers puis ils couchent le cochon dessus et après ils le saignent. Je peux te dire que ça gueule ! Aujourd'hui, ça on peut plus, ils appelleraient les gendarmes, les psychologues, tout ça. Mais avant, moi je voyais faire. Moi je supportais pas les cris, mais voir faire je m'en foutais. Les cris ça me rendait fou fallait que je parte.

Les boyaux

Les femmes, dès qu'on avait ouvert le cochon, elles récupéraient les boyaux pour les nettoyer. Avec une cuillère et une fourchette, elles retournaient le boyau, elles le vidaient, elles raclaient pour enlever la première peau, et après, pffffff, elles soufflaient dedans quand c'était propre, dans de l'eau mélangée avec de l'eau de vie, pour bien les nettoyer.

La fricassée

Et puis on faisait la fricassée, aussi : on récupérait le sang du cochon, on le laissait cailler avec de la viande du cou, puis on faisait une sauce blanche avec du citron, de l'ail et du jaune d'œuf. Et après tu faisais cuire ça : le sang tu le faisais cuire à l'eau une demi-heure, après tu le coupais en tronçons comme deux morceaux de sucre ; la viande tu la faisais d'abord revenir à la poêle ; et ça après tu le cuisais pendant deux heures. Moi des fois je le fais avec du sang de poulet, quand j'en récupère. Au marché ils me gardent le sang. Et le sang de poulet c'est l'équivalent du sang de cochon : il est fin, il est très bon. Alors qu'une fois j'ai essayé avec le sang de canard, mais il est caviteux, il est sec, il est pas bon.

La ferme, le verger et la transmission

Le mou

Après on cuisinait le mou du cochon dans la soupe. Le poumon. On le faisait dégorger, après on l'attachait et puis on le faisait cuire comme un pot-au-feu, en ajoutant des couennes et des bouts d'os de cochon. On mangeait ça comme ça.

Les pieds

Ce qui est bon aussi, c'est les pieds de cochon en rata. Tu prends des pommes de terre et des carottes, tu les coupes en rondelles. Tes pieds de cochon, tu les fais couper en deux, puis tu les fais bouillir une demi-heure à trois quarts d'heure jusqu'à ce qu'ils dégorgent. T'ajoutes tes pommes de terre, tes carottes, tu peux mettre une branche de céleri, des aromates, et tout ça tu le fais bouillir pendant une heure. Mais c'est des trucs qui se mangent plutôt l'hiver.

Les cochons, à l'époque, ils faisaient 180 kg, la viande elle était rouge comme du steak ! Alors que maintenant, les cochons ils font 130 kg, la viande elle est toute claire.

La lune

Par contre si t'achètes le cochon, faut faire gaffe à comment il a été tué. Parce que si c'est un cochon qui a été tué lune nouvelle, ou alors si c'est une truie en chaleur, tu perds toute la viande. Pour faire de la saucisse à griller, du rôti, de la viande à griller ou à mettre au congélateur, ça va, mais pour faire des trucs à sécher, la viande tu vas la perdre. Le cochon, il faut le tuer lune vieille, et si c'est une truie faut pas qu'elle soit en chaleur. Aujourd'hui on regarde plus les lunes pour tuer.

Le vent d'autan

C'est comme le vent d'autan : quand tu tues avec le vent d'autan t'as intérêt à faire vite ! Parce que la viande elle tourne vite. Parce qu'ici, les couennes, pour enlever les poils, on les échaude. Mais avec le vent d'autan, tu peux louer l'échaudage, et alors la couenne il y reste tous les poils. Et après, la viande, pour la préparer, faut pas attendre trois jours non plus, sinon tu la perds. Bon, maintenant, tu peux mettre dans une chambre froide, mais avant on laissait dans un local, comme le fournil où y a les poules, c'était propre. On couvrait avec un drap, et sur un mois de février quand il faisait pas trop chaud ça allait, mais avec le vent d'autan la viande elle tourne trop vite. Pour faire cuire, ça va, mais pour mettre à sécher, attention, tu le perds ! C'est pas une légende !

La ferme, le verger et la transmission

Pour faire le lapin en sauce noire

Tu saignes le lapin, tu gardes le sang, t'y ajoutes une cuillerée à café de vinaigre, tu remues pour pas qu'il coagule. Sinon, à défaut, tu vas chez le boucher et tu lui demandes un verre de sang de cochon. Moi je l'ai eu fait, ça change rien.

Après, ton lapin, tu le coupes en morceaux, tu le fais cuire à la poêle doucement, qu'il blanchisse bien, qu'il soit cuit mais pas croustillant. En même temps, à côté, tu coupes quatre ou cinq gousses d'ail, tu le fais blanchir, t'y mets de l'eau destinée à couvrir les morceaux de lapin après. Tant que c'est froid t'y ajoutes le sang et deux cuillerées à soupe de farine, tu remues bien. T'ajoutes les aromates, le sel, mais faut pas trop saler au début hein, le sel t'auras toujours le temps d'en remettre à la fin.

Après, tu mets à bouillir, et quand ça arrive à ébullition, tu mets à feu lent, flop, flop, flop, tu laisses comme ça vingt minutes à une demi-heure, tu goûtes, et quand ta sauce est faite t'y mets tes morceaux de lapin. Là, pareil : tu portes à ébullition puis tu laisses à feu lent pendant vingt minutes. Le lapin faut pas le mettre au début, parce que sinon il va tout s'effriter. Et après, plus tu le réchauffes, meilleur c'est. Mais ça, c'est des recettes qui se font plus, parce que des lapins, presque plus personne en a.

Tu peux aussi le faire au verjus, en juillet, quand t'as des grains de raisin qui sont verts. Tu en prends un ou deux verres bien remplis, tu les écrases bien pour en sortir le jus. Tu fais revenir de l'ail, t'y ajoutes ton jus, de l'eau, et tu fais ta sauce avec ça. Des fois t'y rajoutes du sucre, parce que c'est trop acide. Et ça, c'est très bon avec les restes.

Moi, je fais les beignets d'acacia.

Je prends les fleurs, je les enlève,
je les mélange à la pâte, et je fais le beignet comme ça.

Ma grand-mère, pour faire prendre les confitures,
elle gardait les trognons des pommes.

La pectine, chez ma grand-mère, c'était avec ça,
elle avait pas les trucs tout prêts.

En tous cas, les crêpes de mes grands-parents,
elles avaient pas le même goût que celles de mes parents !

La ferme, le verger et la transmission

Parmi les traditions, ici, on avait le charivari, vous en avez entendu parler ?

Charivari, c'est quand un veuf se remariait avec une veuve,
ça arrivait, parfois, hein.

Et bien, l'idée, pour charivari, c'est que les jeunes,
ils allaient se faire offrir un coup à boire chez les nouveaux mariés.

*Per lo carivari, per far lo bruch,
fasián amb una còrna de buòu.
E disiam : « Se i a pas de vin,
farèm jusca deman matin ! »*

Ici, y en a, ils voulaient pas,
alors ils chassaient les jeunes à chaque fois,
mais les jeunes ils revenaient, c'était pas méchant,
mais à force la mariée elle a fini par appeler la police.

Depuis, ça se fait plus trop, charivari.

Mais y a le tourin, par contre !

Le tourin, c'est la soupe qu'on portait aux jeunes mariés
pendant la nuit de noces,
c'était un peu un prétexte pour voir comment ça se passait,
vous comprenez ?



Moi, en plus du tourin,
ils m'avaient mis
un lapin sous la couette !
Bon, c'était bon enfant...

La ferme, le verger et la transmission

Avant, y avait des vagues de migration, c'était les agriculteurs, les métayers.

Ils étaient pas propriétaires : ils louaient une métairie,
ils restaient deux ou trois ans puis ils repartaient et il en arrivait d'autres.

Y en a eu jusqu'en 1940, quelque chose comme ça.

Lo pairin èra de familha modèsta. Èran plaçats dins de familha borgesas.

D'aquí, s'èran installats bordièrs. Bordièr, aquò,

èra la mitat de la recòlta al patron e la mitat a lo que trabalhava.

Ce qu'ils produisaient, ils partageaient :

moitié pour le patron, moitié pour ceux qui travaillaient.

Et ils déménageaient à la Saint-Martin, le saint patron des voyageurs.

À l'époque de mon grand-père, le 11 Novembre, sur les routes,

y avait plein de charrettes, des vaches, des chiens, des poules.

Les voisins venaient aider, ils transportaient les meubles et tout ça
pour déménager jusqu'au village à côté.

Ça c'était le jour de la Saint-Martin, chez les notaires l'acte se signait ce jour-là.

Mon grand-père, il était d'abord en métairie à Montastruc,

puis après il a racheté la propriété en rente viagère.

C'était une époque. Maintenant, ce métier, il intéresse plus personne.

Avant, le chemin était déjà tracé.

Surtout quand t'étais l'aîné d'une famille d'agriculteurs.

À part si vraiment tu te mettais en opposition, mais encore...

Moi j'étais pas prévu d'être ici, en plus, parce que je travaillais dans le BTP.

Mais je me suis pas fait à la ville, du coup je suis revenu à la ferme.

Quand on y est né, on a toujours la fibre de la campagne, ça tu le perds pas.

Quand je me suis installé en maraîchage,

tout ce qui est compta, administratif, dossiers à remplir,

tout ça, je savais pas faire, j'ai été bien obligé d'apprendre.

Et si on veut se faire connaître un minimum,

il faut qu'on maîtrise un peu la communication, et là...

La ferme, le verger et la transmission

Moi, quand j'ai dit à mes parents que je voulais faire autre chose,
ils m'ont répondu qu'ils y connaissaient rien, mais ils m'ont soutenu.
Mais bon, j'étais pas l'aîné, j'étais le dernier.
Le jour où mon père est allé m'inscrire au conservatoire,
je me rappelle le regard de la secrétaire,
elle a regardé mon père avec une certaine condescendance.
Et pourtant, mes parents, c'était des bons agriculteurs, ils avaient réussi.

J'ai trois enfants, y a le contexte qui fait que j'ai pas envie qu'ils restent,
et j'en ai aucun qui est intéressé.
Peut-être que ça viendra, ils sont jeunes, encore.

J'ai connu une famille, les parents étaient agriculteurs,
les enfants ont fait des études, le fils et sa femme sont partis je sais plus où,
puis un jour ils en avaient marre de l'enseignement et il est revenu chez son père,
il a demandé « est-ce qu'on peut venir s'installer ici avec toi ? » et il a repris la propriété.
Le père, à la fin, avant de mourir, il disait
« j'ai jamais autant travaillé que depuis que je suis à la retraite ! ».
Mais il était heureux, hein !

On a de la chance, à la campagne, tu travailles avec les générations d'avant.
Moi j'ai eu la chance d'avoir mes grands-parents, mes parents.
À l'heure actuelle je suis le seul parce que mes parents sont à la retraite,
mais quand y a besoin ils viennent filer un coup de main quand même.

Ce qu'il y a de bien c'est qu'avec les anciens tu te complémentes.
Eux ils te font voir la base, et puis après ton métier tu le fais évoluer en permanence.
Quand tu commences à chambouler une méthode qu'ils faisaient depuis dix à vingt ans
et que t'amènes ton grain de sel dedans, c'est dur de le faire accepter, mais ça se fait.

Moi, ça m'était égal que quelqu'un reprenne,
je voulais pas mettre des bâtons dans les roues.

Quand j'ai pris la retraite, j'ai vendu l'exploitation à un voisin.
J'avais qu'une fille, et elle voulait pas reprendre l'exploitation.
Mais je lui ai laissé le choix.

La ferme, le verger et la transmission

Moi j'étais fille unique, et y avait que moi pour reprendre la ferme,
alors j'ai pas eu le choix.

C'est plus facile pour un jeune quand il a le cadre familial.
Mais au fond, j'aimerais quand même que mes enfants reprennent,
tout le patrimoine, j'aimerais leur transmettre,
qu'ils continuent à faire ce que moi j'ai fait et qu'on m'a donné.

Moi je suis la quatrième génération sur la ferme familiale.
Avant on avait des vaches laitières, mais on a arrêté
et on s'est recyclés, on est passés en production maraîchère et fraises.

Quand j'ai démarré le hors-sol... La fraise ils la faisaient au sol,
il a fallu expliquer que le hors-sol c'est des économies d'eau,
c'est une facilité de travail, c'est de la main d'œuvre en moins.
Et du coup ça a pris, même si les premiers temps c'était difficile.

Les anciens, ils ont leur feuille de route toute tracée et ils veulent pas la quitter.
Ce sera pareil si mes gamins reprennent : tout évolue dans la société,
et il faudra que je le prenne comme mes parents quand ils ont accepté.

Il y a toujours matière à perfectionner. S'ils reprennent, s'ils en ont envie,
j'aimerais qu'ils continuent ça et qu'ils le perfectionnent,
je pense qu'il y a encore à faire pour améliorer,
autant dans l'écologie que dans l'économie.

Quand on voit qu'il y a des rivières qui commencent à être à sec l'été,
il va falloir aller encore plus loin, trouver des solutions pour économiser encore l'eau,
alors j'espère que mes enfants perfectionneront.
Il faudra qu'ils y passent s'ils veulent continuer dans ce domaine.

Dans les années 90, sur de la culture de tabac on jetait de l'eau non stop,
mais aujourd'hui il faut préserver, y a plus de l'eau pour tout le monde.

Des terres, y en a qu'on est en train de dégrader, mais si on redistribue un peu les choses
je pense qu'il y en aurait largement assez pour atteindre la souveraineté alimentaire.

La ferme, le verger et la transmission

Le Jardin

(par Patricia, de l'atelier d'écriture du centre social de Lafrançaise)

Ce matin-là, je me réveillais dans ce lit trop grand où je me perdais, comme tous les débuts de vacances scolaires. J'écoutais et seul le silence me répondait. J'ouvris la fenêtre mansardée, déjà le soleil baignait la campagne, et le parfum des fleurs du jardin montait jusqu'à moi. Une belle journée en perspective ! Je dégringolais les trois étages pour me précipiter dans les bras de ma grand-mère.

La cuisine d'été sentait bon les croissants chauds et le Banania. Papé était revenu des courses et prenait son second café avec des sardines écrasées sur du pain beurré. Un vrai calvaire pour mon odorat. La TSF diffusait une chanson de Charles Trenet que j'adorais, la Mer, et entre deux bouchées je fredonnais avec lui. Sonia, la setter irlandais, attendait près de moi que ma maladresse lui procure un bout de croissant malencontreusement échappé de mes doigts d'enfant. Ce rituel terminé, je filais faire ma toilette de chat, visage et dents, un coup de peigne, les ablutions majeures se déroulaient toujours le soir après une journée au grand air.

Nous sortions, alors, grand-père et moi nos montures pour rejoindre le Jardin, car celui de la maison ne devait, selon Mamé, n'être qu'ornemental. Et nous voilà partis, lui en 103 Peugeot orange et moi sur mon vélo rouge, dont mon père avait récemment enlevé les petites roues de bébé.

Le Jardin était en forme de trapèze, délimité par deux rues, un carrefour et la propriété des voisins. Le plus court des côtés accueillait un magnifique portail en fer forgé, mais nous rentrions toujours par la grange, un fouillis inimaginable, où grand-père entassait la Dauphine verte, les outils, de vieux meubles bancales, et un tas d'objets dont je ne comprenais pas l'utilité. Papé avait parcellisé l'ouche. Le verger délimité par des allées en cailloux blancs et une rangée mi-pivoines mi-iris, abritait cerisiers, abricotiers, cognassier, et un figuier. Le potager était ceint d'une margelle basse, afin de retenir la terre et l'eau. Puis venaient le poulailler, et le terrain de jeux avec sa balançoire, le tas de sable, et la tonnelle. Le long de la clôture s'épanouissait une haie de lilas, alternant le blanc et le violet, et le mur d'enceinte offrait l'hospitalité à des espaliers de poiriers et de vigne. Pour moi ces quelques hectares ressemblaient à une terre d'aventures, où chaque jour je ressortais victorieuse des pires monstres jamais imaginés, gavée de fruits, rassasiée d'odeurs et fourbue.

Ce Jardin nous l'appelions la Croix, car il était à la croisée de cinq routes, mais il n'existait aucun stop, ni rond-point, ni cédez-le-passage, vu le nombre de voitures l'empruntant, aucun accident ne l'endeuillait, seuls quelques tracteurs, vélos, Solex, troublaient la quiétude du lieu. Le terrain descendait en pente douce vers un ruisseau où libellules et ablettes jouaient à « attrape-moi si tu peux », en compagnie de quelques rainettes qui mêlaient leurs coassements aux ramages des pinsons, rouges-gorges, mésanges et autres passereaux.

La ferme, le verger et la transmission

Les semailles du potager étaient un moment empli de sérieux et très impressionnant pour la gamine que j'étais. Grand-père se transformait alors, en maître de cérémonie, maniant le savoir-faire et l'inventivité, dans un déchaînement d'efforts, et de transpiration. En premier lieu, il sortait tout ce qui lui était nécessaire à l'accomplissement de sa tâche ; bêche, butteur, râteau, brouette, cordeau, plantoir, planches, fanions de repérage et tuteurs. La bêche était la première à entrer en action, une fois les mottes, cassées, nivelées et ratissées, il tendait le cordeau et délimitait avec les planches, les rangs.

Ceux-ci tracés, le casse-tête de l'emplacement des variétés de légumes débutait. Dix fois, vingt fois il en changeait la disposition, car, disait-il : « il faut que l'œil se régale aussi » ! Il alternait les couleurs, les hauteurs de pousse, un vrai travail vététaire. Une fois l'ordre parfait atteint, ma séquence préférée pouvait débiter : le repiquage. Nous allions, alors, chercher chez le grainetier, semis, graines, plants et oignons. Il y avait les essentiels, salades, haricots verts, courgettes, tomates, radis, petits pois, carottes, oignons et puis les nouveautés, poivrons rouges, verts, jaunes, fenouil, ceux-ci évoluaient au fil des années et des goûts, enfin les aromates, persil, cerfeuil, thym, romarin, coriandre, sarriette.

Cela nous prenait des journées entières pour tout répartir, mais le résultat était magnifique. Mes missions étaient de repérer les plantations avec un petit fanion où je coinçais l'emballage des graines et de l'aider à mettre les tuteurs pour les tomates. J'étais fier de la confiance qu'il me faisait. Il y eut des ratés, mais on pouvait difficilement confondre les fanes des carottes avec celles des radis... Enfin l'ultime défi, l'arrosage, toujours avec la pomme et ni trop, ni trop peu. Quel bonheur lorsque les germes pointaient le bout de leur feuillage vert à travers la terre ! Une promesse de délectation fraîche, variée et parfumée. Le plaisir résidait aussi dans la découverte de ce que l'on trouvait en ramassant les racinaires, ou en écosant les petits pois. Les tomates restaient mes gourmandises préférées, mûries à point, tiédies au soleil, gorgées de jus, j'en mangeais plus que de raisonnable, et il arrivait que le mal de ventre me rappelle à la raison.

Une fin d'après-midi particulièrement chaude, Papé était descendu à la rivière car la pompe de relevage avait des ratés. Pour lui faire plaisir, et surtout faire la grande, j'avais voulu ramasser les œufs du poulailler. Mal m'en avait pris, le coq n'avait pas aimé du tout mon intrusion. J'avais réussi à collecter sept œufs, que je tenais bien serrés dans un pan de mon corsage, mais au moment de sortir, ce jeune arrogant avait commencé à battre des ailes et à me foncer dessus. J'avais tenté de lui mettre un coup de pied comme je l'avais vu faire, mais loin de lui faire peur cela l'avait encouragé. Je n'avais pas l'autorité, ni la stature de mon aïeul. Prise de panique, et forçant le passage, j'avais crispé mes mains et écrasé les œufs dans mon chemisier. Grand-père entendant mes cris, était arrivé comme un fou. Le coq avait pris une rossée et moi une punition. Barbouillée de jaune d'œuf et de coquilles, j'avais repris mon vélo toute penaude, Grand-mère avait doublé la punition, et à la place d'une bonne omelette baveuse au cerfeuil, j'avais eu une tranche de jambon et quelques feuilles de salade.

Ces vacances sont gravées dans ma mémoire comme valant toutes les plages tropicales et les couchers de soleil aux allures de tableaux de grands maîtres. Mon extrême attachement pour ces deux êtres est encore intact aujourd'hui, tous ces temps partagés étaient merveilleux. Ils ont forgé ma curiosité, mon empathie, mon goût du dépassement, allant au-delà des affres et des coups durs qu'ils avaient vécus pour m'offrir tolérance, sagesse et amour. Merci.

La ferme, le verger et la transmission

Dans nos campagnes, on a soif de connaissances, mais on n'a pas soif d'éducation.

On n'a pas besoin de gens qui viennent nous expliquer
ce qu'on doit penser ni comment on doit vivre.

Au risque de se planter, on s'est fait notre avis sur les choses,
on n'a pas besoin d'un média ou d'une série à la mode,
on n'a pas besoin d'un sujet pour la machine à café.

Dans le monde paysan, souvent, ceux qui viennent d'ailleurs,
ils ont fait d'autres parcours, ils ont une autre vision du monde.

Oh, mais les jeunes maintenant c'est facile, tout est mécanisé.
Ils ont pas connu la pompe à dos ! Nous, on avait la pompe à dos !
On avait la lance d'un côté, et avec l'autre main fallait pomper, comme ça, toute la journée !
Alors à la fin de la journée vous savez on avait les épaules qui faisaient mal, hein !

Et puis y avait beaucoup plus de coteau que de plat, alors...
Il fallait monter, dans la terre ! Et puis à l'époque, la terre, on la travaillait,
alors que maintenant ils la travaillent plus, on passe sur l'herbe,
mais nous dans la terre il fallait y monter !

Et puis la terre, pour la travailler, ça dépend du temps.
Celle d'ici, s'il pleut dessus après, ça devient du béton.
Alors nous on peut pas travailler la terre l'hiver, on la travaille au printemps.

J'ai pas fait l'école, tout ce que j'ai appris, je l'ai appris en faisant, en autodidacte.
De toute façon, y a que ça : il faut connaître sa terre.
J'ai eu des déboires au début, oui,
mais c'est comme ça que l'expérience est venue.

Moi, avant, je faisais venir des camions de fumier,
mais maintenant, les conditions pour le porter, tout ci tout ça, pfff...
J'ai un voisin qui a une étable, et même chez lui,
j'ai essayé quelques fois d'en prendre, du fumier,
mais c'est compliqué, c'est de la paperasse, c'est des frais, y a des périodes à respecter...

Tèrra plan cultivada, recòlta presque arrivada

La ferme, le verger et la transmission

Donc la terre c'est très bien, oui, mais très pénible !

Et puis maintenant, c'est le rendement, le rendement, c'est plus pareil...

Je suis content d'avoir conservé deux hectares et demi.

Tout autour de chez nous c'est que des grosses exploitations,
et toute la biodiversité a disparu.

Comme on est en train de tuer tous les insectes partout, y a toute la chaîne qui s'éteint avec.

Avant, j'avais des abeilles, des papillons, j'en voyais deux-cents d'un coup !

Aujourd'hui, si je vois un papillon devant chez moi,
je me dis wahou, c'est une belle journée !

Oh, et puis les papillons, les papillons,
à un moment il faut savoir ce qu'on veut,
on veut des fruits ou on veut des papillons ?

Quand on voit toutes les saloperies qu'on mange...

si on peut avoir des légumes où on sait ce qu'il y a dedans, c'est déjà ça.

Moi, ça fait quinze ans que des fruits, j'en mange plus.

Ils ont plus de goût. Aujourd'hui, un melon, il faut qu'il puisse tenir pendant dix jours,
le temps d'aller à Paris et d'être mis en vente. Mais c'est que de l'eau.

Moi, à l'époque, si j'avais vendu un melon comme ça sur le marché,
je prenais un coup de fusil et on me foutait dehors, hein !

Asarda qui planta, reussís qui pòt

Moi, si j'ai un hectare de terrain, si j'ai besoin j'y plante des carottes et ce qu'il faut,
pas de problème, je suis fils de paysan.

J'aurai des pertes, j'aurai pas de vraies possibilités de stockage,
mais c'est pas un problème, c'est juste que je nourrirai que mon entourage.
Mais à un moment, il faut nourrir des métropoles.

Nous, les petits producteurs,
on peut peut-être pas assurer la quantité pour nourrir tout le monde,
mais on offre la diversité, et c'est important aussi pour la souveraineté alimentaire.

La ferme, le verger et la transmission

Si on enlève les médias qui donnent des caisses de résonance à tout et n'importe quoi,
le gros paysan hors-sol et le petit maraîcher bio, ils peuvent se parler et se comprendre,
y a pas d'antinomie, c'est les médias qui les rendent antinomiques.

Y en a un qui fait du pas cher pour tout le monde,
et l'autre qui peut pas parce qu'il est périssable.

Après, les petits producteurs ont un métier très complexe,
parce que non seulement ils ont le métier de producteur,
mais aussi celui de commerçant.

Là, c'est peut-être les gros qui font tourner l'économie agricole, c'est vrai,
mais pour combien de temps ?

Avec le prix du gazole qui s'envole,
le prix des matières premières qui s'envole,
l'État qui devient frileux...

On est le seul métier où on est autorisé de vendre à perte !

On ferait mieux d'augmenter les salaires,
parce que sinon on joue une course qui risque de nous coûter cher.

Avant, quand je vendais mes plants sur les marchés, je vendais un plant pour trois francs,
c'était plus cher que le paquet de Gitanes qui était à deux francs soixante-dix.

Aujourd'hui, les plants se vendent presque le même prix,
mais on n'achète plus rien avec ce qu'on gagne.

Il faut bien trouver des solutions pour que des gens aient envie de s'installer.

Y a plein de gens qui ont envie de le faire, comme moi,
mais ça fait flipper, avec tout ce qu'on entend,
c'est pas forcément très engageant.

Je croyais que l'envie, c'était un peu manichéen, si tu la perdais c'était mort.

Je l'avais quand j'étais à la formation, puis après je l'ai un peu perdue
quand j'étais dans les vignes, j'en avais marre de l'agricole,
j'ai eu une phase où je voulais changer, me faire moins chier,
gagner de l'argent plus facilement.

Mais finalement l'envie est revenue.

La ferme, le verger et la transmission

Moi j'ai cherché pendant quelques années, puis j'ai eu mon premier enfant,
alors je suis retourné bosser dans les vignes où j'avais déjà bossé plus jeune.

C'est pas facile, d'avoir une vie professionnelle réussie, d'être un bon père,
de cocher toutes les cases, de pas m'oublier moi non plus,
tout ça sur une semaine de sept jours...

Quand je travaille au jardin, je prends des petits moments pour regarder,
parce qu'il faut prendre du temps pour se poser et observer, des fois,
sinon tu rates des trucs, mais à part ça c'est journées intenses.
Je pourrais m'organiser autrement et bosser plus cool,
mais c'est moi qui l'ai choisi, ça me va.

Ma génération, on a enlevé le sentiment d'infériorité
qu'on avait en venant du monde paysan.
Les paysans aujourd'hui, ils ont du matériel high-tech.
Les jeunes ils ont vingt ans ils ont deux écrans dans leur tracteur,
les engrais qui sont répandus comme ça
c'est exactement au mètre près ce dont la terre a besoin...

C'était plus manuel, avant, les travaux. On avait les saisonniers qui venaient.
On en avait de l'Aveyron, ils venaient trois semaines et ils repartaient.
Eux là-bas ils avaient pas de fruits, c'était de l'élevage,
alors quand les bêtes elles étaient en herbage ils avaient le temps pour venir ici.

Nous, pour l'ail, on avait une famille de Toulouse qui venait.
Dans certaines fermes, y avait même des bâtiments exprès pour les saisonniers.
Ils enlevaient la peau de la gousse d'ail, elle est dure à couper.
Le box était plein d'ail, ils le faisaient en une après-midi !
Le père, la mère, les gosses, tout le monde s'y mettait !
Ils venaient trois semaines s'il fallait, et ils pelaient tout l'ail de mon beau-frère.
Mais après y a eu l'ail qui venait de l'étranger et qui se vendait moins cher, alors...

On disait « avec une gousse d'ail le matin, pas besoin de médecin ! »

La ferme, le verger et la transmission

*[l'histoire ci-dessous est tirée d'un recueil écrit par Eugénie MARTY,
résidente à l'EHPAD de Lafrançaise]*



Coller mini livret

La ferme, le verger et la transmission

Celui qui a repris mon exploitation, il a fait du pré à la place de la vigne.

Soixante ans on y avait ramassé du raisin dans cette vigne !

Et bah ça fait mal au cœur...

Avant on avait de la vigne, nous aussi. Six hectares.

Maintenant, y a ma fille qui s'en occupe, quand elle vient.

Mais on n'en fait plus rien.

Moi j'ai une vigne à moi, maintenant, en fermage, juste un demi hectare.

Avec ça tu peux faire entre 1000 et 3000 bouteilles, les bonnes années.

Mais pour vivre que de ça, il m'en faudrait au moins 3 hectares,
alors je préfère diversifier.

La vigne, d'une année sur l'autre, c'est très aléatoire,
tu peux avoir une année où y a rien ou très peu, une autre où ça va.

Les vendanges, des fois, c'était dur, hein !

Quand on commençait à sept heures du matin,

qu'il y avait du brouillard, que ça gelait, ouh là là, c'était dur !

Il fallait le ramasser, hein ! Mais bon, on faisait ça avec les voisins, on s'entraidait.

Et puis après on faisait le repas, le soir, et un petit peu la fête ! C'était sympa.

Moi, je préférais la vigne aux bêtes, en tous cas. C'était moins pénible.

Pour la récolte du raisin, on avait un gros panier,

comme une auge, en bois.

On portait ça sur la tête, ou sur l'épaule,

il se fixait avec une sangle.

Fallait être costaud,

ça pouvait peser une vingtaine de kilos !

Et après on apportait ça au bout,

y avait des jeunes qui tournaient,
pour passer au fouloir à main.

Et ce qui restait, on le passait à la presse,
pour faire le vin de presse.



La ferme, le verger et la transmission

Buquellet 21 Mars 1915
 Cher Sylvain
 J'ai reçu ta carte avec grand plaisir
 que tu es toujours en bonne santé
 et au même endroit et surtout très
 contente de voir qu'on t'a trouvé une
 place que tu resteras là quelques jours
 de plus. Maintenant nous avons
 beaucoup travaillé les vignes et après
 Pâques si le beau temps continue nous ferons
 le maïs car Julien restera probable-
 ment jusqu'au dix Avril et mardi nous allons
 greffer la vigne nous avons trouvé trois
 hommes mon oncle, Belorge, Antonin
 Laperrière et Paul Barthe au coustellet
 avec ses trois p. crois que nous ferons
 quelque chose il va mieux si prend
 un peu de car. peut être pourrais nous
 arriver comme l'année dernière
 Henry est allé à la foire à Montauban
 pour retirer le livre de la caisse
 d'épargne on n'a pas voulu le lui donner
 le jour même il a fallu qu'il couche pour le prendre
 le lendemain il est rentré après. Ce sont des gens je crois
 pas trop commodes.
 Bonne santé,
 Toute la famille qui t'embrasse.
 PS : j'ai eu des nouvelles de Gabriel.

Tuquellet, 21 Mars 1915

Cher Sylvain,

J'ai reçu ta carte avec grand plaisir de voir que tu es toujours en bonne santé et au même endroit, et surtout très contente de voir qu'on t'a trouvé une bonne place et que tu resteras là quelques jours de plus. Maintenant nous avons eu beau temps, nous labourons les vignes, et après Pâques, si le beau temps continue, nous ferons le maïs, car Julien restera probablement jusqu'au dix Avril, et mardi nous allons greffer la vigne. Nous avons trouvé trois hommes, mon oncle B., Antonin S. et D. au Coustellet. Avec ces trois, je crois que nous ferons quelque chose, il vaut mieux s'y prendre assez tôt car peut-être pourrait nous arriver comme l'année dernière.

Henry est allé à la foire à Montauban pour retirer le livret de la Caisse d'Epargne, on n'a pas voulu le lui donner le jour même, il a fallu qu'il couche pour le prendre le lendemain, il est rentré après. Ce sont des gens je crois pas trop commodes.

Bonne santé,

Toute la famille qui t'embrasse.

PS : j'ai eu des nouvelles de Gabriel.

Les Barthes, 22 Septembre 1916

Mon cher bien-aimé,

C'est toujours avec grande amitié que je t'envoie ces quelques mots. Ma pensée va sans cesse vers toi, surtout ne sachant encore grand-chose de ton changement. C'est tous les jours que j'attends une de tes chères lettres avec quelques détails : si moi non plus je ne t'ai pas écrit, c'est que j'attendais de tes nouvelles pour te faire réponse, mais je trouve le temps trop long et je viens causer un peu avec toi : toi, l'ami de mon cœur, celui que j'aime tant, je désire bien que ta santé soit toujours bonne.

Pour nous, nous sommes bien portants. Nous allons vendanger cette semaine. Je voudrais bien les ramasser avec toi, mais viendras-tu ? On a toujours peur du mauvais temps.

En attendant le doux plaisir de nous revoir, je t'embrasse bien fort pour tous.

Ta Marie.

Les Barthes 22 Sept 1916
 Mon cher bien-aimé
 C'est toujours avec grande
 amitié que je t'envoie ces
 quelques mots. Ma pensée va sans
 cesse vers toi, surtout ne sachant
 encore grand-chose de ton
 changement. C'est tous les jours
 que j'attends une de tes chères
 lettres avec quelques détails : si
 moi non plus je ne t'ai pas écrit,
 c'est que j'attendais de tes
 nouvelles pour te faire réponse,
 mais je trouve le temps trop long
 et je viens causer un peu avec
 toi : toi, l'ami de mon cœur, celui
 que j'aime tant, je désire bien
 que ta santé soit toujours bonne.
 Pour nous, nous sommes bien
 portants. Nous allons vendanger
 cette semaine. Je voudrais bien
 les ramasser avec toi, mais
 viendras-tu ? On a toujours
 peur du mauvais temps.
 En attendant le doux plaisir
 de nous revoir, je t'embrasse
 bien fort pour tous.
 Ta Marie.

La ferme, le verger et la transmission

*Lo molinièr aviá un bocin de vinha e aviá pas de foloèr ;
alavèts vendemiava dins de semals e arribat ches el
se trossava las cauças jusca dessu 'ls ginolhons
e chica-chica ! chica-chaca ! chica-chaca !*

Mais par rapport aux autres arbres, la vigne,
ça demandait trop de travail, toute l'année !
Avant tout le monde en avait un peu, maintenant y en a presque plus.

Moi, mes arbres, j'y fais rien, je les laisse comme ça.
J'ai juste taillé un peu,
mais c'est parce qu'il faut que je passe à côté pour les légumes.

Je veux pas m'acharner à soigner un truc qui est en train de crever
à cause d'une bestiole qui est en train de le dévorer.
C'est du travail de gaspillé, je trouve.

La monoculture, quand ça va, tout va bien,
mais au moindre problème, ouh là !

Les légumes, par exemple, l'avantage, si on réussit pas,
on passe à autre chose assez rapidement.

Un jardin, vous pouvez faire plusieurs choses au même endroit.
Là, les fèves ont été finies y a un mois, on peut mettre des haricots après.
Avec un demi-hectare, on peut faire beaucoup de choses, déjà !

Les arbres, c'est pas le même travail.
Et y a des années où même avec les filets on peut tout perdre.
Si c'est pas la grêle c'est la sécheresse, ou alors c'est les bestioles.

Les cerises, elle se font toutes bouffer par les insectes.
Avec l'invasion de la mouche asiatique, il faut des traitements très pointus.
Il faut traiter la nuit, déjà.

La pomme, il faut des traitements plus classiques,
mais le pommier faut traiter à partir du jour où il pousse.

La ferme, le verger et la transmission

Le kiwi, chez nous, ça fait une dizaine d'années qu'il y en a.
Ce qui est plus récent, c'est le kiwi jaune.
Faut pas des terrains calcaires, par contre, faut des terrains acides.
Le kiwi, c'est facile, ça va vite, ça demande beaucoup moins d'entretien.

Là, ce qu'on voit d'ici, c'est presque que du kiwi.
Mais il part à l'export. Au Qatar, dans des coins comme ça.
Et quand je vais à l'épicerie, ses kiwis viennent de Nouvelle-Zélande...

*« Certains cultivateurs de l'Honor de Cos
ou de Mirabel ont jusqu'à 4000 pêchers ;
"la pêche de Cos", jaune et énorme,
jouit d'une réputation déjà ancienne
sur les marchés de Paris et de Toulouse. »*
(enquête agricole de 1866, Tarn-et-Garonne 1866)

Les pêches, y en a de moins en moins.
Les poires, y en a pratiquement plus.
De mon temps, des pêches, j'en avais deux hectares ou plus.
Et de la nectarine.

Vous connaissez la différence entre le brugnon et la nectarine ?
La nectarine, c'est quand la chair elle se détache du noyau,
alors que le brugnon, la chair elle colle au noyau.

Moi je préfère manger les nectarines,
on s'en met moins partout.

À l'époque, quand les pêches se fendaient un peu,
les producteurs y glissaient un petit papier
pour demander aux acheteurs finaux combien ils avaient payé le kilo.
Y avait une adresse pour qu'ils répondent,
et des fois ils disaient qu'ils avaient payé 15 francs
alors qu'ici on l'avait vendu au grossiste pour 2 francs !

Y a même eu des correspondances qui ont commencé comme ça !

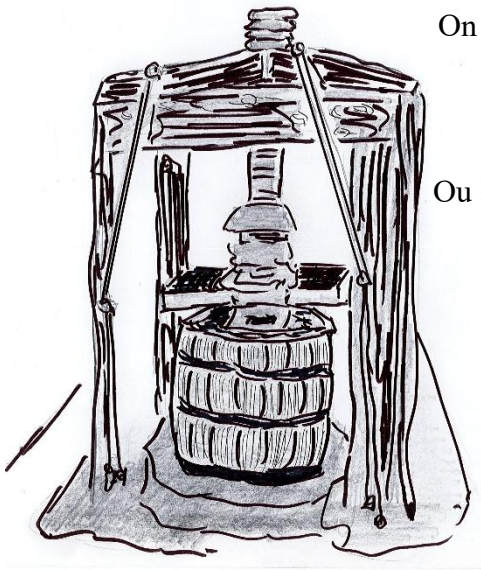
La ferme, le verger et la transmission

Dans le temps, quand j'étais gosse, sur la ferme de ma sœur,
y avait quelques pommiers, y avait quelques cerisiers, y avait de tout.
Mais peu à peu ils ont tout arraché, ou bien les arbres étaient vieux et ils sont morts,
et maintenant les paysans ils s'échangent les fruits,
mais arrivés à la retraite ils ont plus rien.

Moi je faisais le marché,
donc je produisais pas des quantités industrielles, c'était pour commercialiser.

On commençait avec la cerise, on finissait avec la pomme,
comme ça on avait toujours quelque chose à proposer.
Ça suffisait pour vivre, on achetait pas grand-chose.

Moi, ici, j'ai de tout,
j'ai des pruniers, des poiriers, des pommiers, des cerisiers, des kakis...
Ce matin, j'ai pas acheté de cerises au marché,
parce qu'avant d'y aller je me suis gavé de cerises sous mon cerisier.



On était beaucoup à distiller, aussi, pour faire de l'eau de vie.
On soignait tout avec ça.
Quand on était malade, on en prenait sur un petit sucre.
Ou sur les plaies, pour désinfecter, tu faisais ça à l'eau de vie.

Y avait un bonhomme qui venait avec l'alambic,
on lui apportait les fruits, et il distillait.

On faisait la poire, la prune. De raisin, aussi.
Il faut les faire fermenter. On mettait ça dans le cuvier,
c'était une grosse cuve comme ça, en bois.

En tous cas, le fruit de coteau,
il a beaucoup mieux de goût que celui de la plaine !

Avant, y avait le bal des trieuses, là-bas, à Martissan.
En septembre-octobre. C'était les trieuses de raisin, de chasselas.
Maintenant le raisin il part en vrac, alors des trieuses, y en a plus,
et le bal il se fait plus.

La ferme, le verger et la transmission

Moi j'étais trieuse, quand j'étais jeune.

Tu sais qu'une fois il faisait tellement froid
que les pommes elles gelaient sur le tapis de tri !

On mettait des plastiques dans nos après-skis pour se tenir chaud.

Ils voulaient pas qu'on mette des gants.

On avait un verger conservatoire, en bas, là.

Mais ça fait des années que y a plus rien !

C'est plus que de la friche maintenant,
je sais même pas ce qu'il y a dans la parcelle.

Ça fait au moins deux ans que j'ai vu personne y aller.

Mais les arbres, et entre les arbres, ouh là !

Je saurais même pas dire si y a encore des fruits.

De toute façon, c'est plus traité, c'est plus arrosé, plus rien, alors...

Je crois que tout a été arraché, depuis.

Celui qui s'en occupait, il est mort, maintenant. C'est dommage.

Elles étaient super, les pommes, fallait voir !

Mais bon, au début, elles étaient bonnes,
puis y en a eu quelques-unes qui étaient noires, puis un peu plus,
au bout d'un moment ça valait plus le coup.

Parce que c'est en bio, on pouvait pas traiter, alors quand les maladies sont arrivées...

C'est dommage, parce que le jus, qu'est-ce qu'il était bon !

Sauf qu'on devait le payer à la façon, le jus,
alors quand il restait que quelques pommes de bonnes sur toute la récolte
ça valait pas le coup.

Il était allé chercher des variétés rustiques, anciennes,

des fois un peu dans toute la France, mais y avait aussi beaucoup de variétés d'ici, oui.

Mais il a fallu arracher, sur les bords, parce que les agriculteurs d'à côté,
ils disaient que ça faisait venir les maladies chez eux.

Mais bon... Maintenant, c'est une zone de biodiversité, voilà.

La ferme, le verger et la transmission

Des parcelles en friche, comme ça, y en a de plus en plus.
Là, en face, c'est pareil, y avait des pruniers, mais c'est que de la friche.

Les petits-enfants ils ont essayé mais... Enfin bon...

Le grand-père, lui, il a 75 ans, il en a plus rien à faire,
et maintenant c'est déjà quasiment que de la friche, alors...

Là-bas, en bas, ils ont fini par tout arracher,
ça faisait même pas trois ans qu'ils avaient repris.
Des fois ils arrachent, oui, ils utilisent le bois pour se chauffer,
comme ça y a pas à en acheter, c'est déjà ça.
Après ils replantent des céréales, des trucs comme ça, c'est moins d'emmerdes.



L'arbo, c'est mort. C'est mort, oui !
Sur le coteau, en tous cas, l'arboriculture,
y en a plus pour longtemps,
plus personne veut.
Si t'as pas un tracteur 4 roues motrices,
c'est même pas la peine,
tu le remontes pas le coteau !
C'est pas comme en bas, dans la plaine !

Mais en bas, c'est pas pareil, faut voir, déjà c'est pas le même sol,
et puis regarde, t'as vu, c'est que du filet qu'on voit,
que des carrés blancs, c'est moche.

Alors oui, des fois, ils arrachent, ils gardent un peu de bois,
ils revendent les piquets d'occasion,
les élastiques aussi, ça se garde dix ans les élastiques,
des fois y en a qui se revendent sur le bon coin ils ont même pas fait trois saisons.

Les filets par contre, ça se revend pas bien.
Déjà, rien que pour les enlever, ça fait des trous, ça les abîme, c'est trop de travail.
Et puis de toute façon pour acheter le filet y a les subventions, alors...

Le Moulin à Vent (ou le moulin diabolique)

(par Maryse, de l'atelier d'écriture du centre social de Lafrançaise)

Je suis le Moulin à vent. Ne cherchez pas. Vous ne me trouverez pas.

Le jour, si vous voyez quelques épis de blé sauvage qui se dorment au soleil, si vous voyez quelques tiges d'avoine se balançant au gré du vent d'Autan, une coccinelle posée sur ses épis, alors, écoutez, écoutez bien, prêtez l'oreille attentivement. Peut-être entendrez-vous le grincement de mes ailes poussées par le vent, le bruit du broyage des graines. Vous entendrez peut-être les chevaux qui renâclent, attendant impatiemment le chargement des sacs de farine, ou les ânes, martelant le sol, aussi impatients d'aller s'abreuver après le labeur. Vous entendrez peut-être la mère Lou Garoufetto crier non loin de là, après son troupeau qui s'est sauvé, ou le père Lou Marmaou, poussant et haranguant ses bœufs dans la côte de la Baronnie.

Mais si vous passez près de moi la nuit, par un ciel de lune, regardez-la jouer à cache-cache avec les nuages. Soyez attentif aux âmes sombres qui s'y accrochent pour l'éternité. Écoutez leurs chants plaintifs et désespérés comme un chant de flûte aiguë, interminable, auxquels répond la chouette. Vous sentirez peut-être dans vos cheveux le voile de mes pales, vous les entendrez peut-être grincer lugubrement ainsi que la roue qui broie du noir. Les herbes vous encercleront les chevilles, comme des mains crochues sortant du sol.

Au fil du temps, doucement, je me suis retiré du monde, sans bruit, sans trace. Ils m'ont volé mes pierres pour construire leurs maisons, mes bois pour fabriquer leurs cercueils, mes voiles pour tout linceul.

Mais au fur et à mesure que le faubourg s'est agrandi, je me suis insinué dans les replis de leur subconscient.

Presque cinq cents ans plus tard, je suis toujours là,
je ne suis plus un Moulin à Vent, je suis un Faubourg.

Ne cherchez pas où je repose.

Ne cherchez pas à me réveiller.

Sinon...



Comme vous le voyez, on a un esprit de clocher assez amusant.

Mais on dit du bien de chez nous sans dire du mal des autres !

Cada ausèl tròba son niòuc bèl !

J'ai 93 ans.

Y a 20 ans j'avais commencé à écrire un bouquin,
mais il s'avère que maintenant j'y vois plus clair, j'arrive pas à me relire.

Un ami de mon fils qui est dans ce milieu-là, il a lu un peu,
il m'a dit « c'est très intéressant ce que tu racontes, continue ! »

Postface et remerciements

En tant que simple écrivain, sans compétence particulière en ethnologie ou en sociologie, je n'ai pas la prétention de tirer des conclusions du travail de collecte que représente ce recueil.

Néanmoins, je ne peux m'empêcher de remarquer que la première (et presque la seule) forme de culture mentionnée par les gens que j'ai rencontrés n'est pas la littérature, ni même la musique ou le cinéma, ni aucun autre des arts que l'on a numérotés. Une fois qu'ils et elles ont mentionné leur terre, les habitants et habitantes m'ont presque tous parlé, de manière spontanée, de la vie sociale au sens le plus basique du terme : aller à la rencontre de ses voisins et discuter. La 'culture' qui se met en scène dans les fêtes, les événements et les animations n'est finalement qu'un prétexte pour se retrouver et passer du temps ensemble.

Si certains nouveaux arrivants semblent se réjouir de la tranquillité qu'ils trouvent ici, beaucoup de locaux paraissent regretter la disparition progressive des bancs que l'on trouvait autrefois devant les maisons, et où l'on venait s'asseoir pour partager quelques mots ou silences. Ces bancs auraient été remplacés par des portails ou des barrières, qui isolent les gens au lieu de les rassembler.

Il serait trop simple d'en conclure que le lien social s'effrite ou disparaît. Ceux qui souhaitent se retrouver trouvent toujours des moyens de le faire : il n'y a qu'à voir la densité de l'agenda culturel des différentes communes ! Pendant mon temps de présence, aucune semaine n'offrait de répit, et je devais sans cesse choisir à quelle animation et sur quelle commune me rendre. Les occasions sont là : il suffirait d'en avoir vent pour s'en saisir.

Pourtant, en écoutant les témoignages récoltés, j'ai constaté beaucoup de nostalgie, un 'c'était mieux avant' qui pourrait presque paraître généralisé. Cela concernait aussi bien l'évolution de la vie sociale que celle de l'agriculture, qui se seraient toutes deux 'dégradées' (quoiqu'on veuille mettre derrière ce terme qui ne reflète qu'une résistance au changement).

J'aimerais ici prolonger ce parallèle entre la culture du sol et la culture sociale. Entre, d'un côté, la polyculture 'à l'ancienne' et les animations qui réunissent des participants et participantes d'âges et origines variées, et, de l'autre côté, les monocultures intensives et les groupes sociaux resserrés au point de paraître hermétiques les uns avec les autres. Les deux ne sont pas incompatibles. La preuve : ils cohabitent. L'essor des monocultures n'empêche de nombreux agriculteurs de continuer à coordonner maraîchage, arboriculture et élevage sur leurs exploitations ; les nombreux habitants en quête de tranquillité ou ceux qui ne souhaitent pas trop se mélanger n'empêchent pas les autres de se donner les moyens de se retrouver.

Si l'on prend l'exemple de l'occitan que l'on dit oublié mais que certains jeunes se (re)mettent à apprendre, ou celui des jeux intervillages dont la tradition se relance, ou encore celui des actifs qui se reconvertisent dans l'agriculture et réhabilitent des terres en friche, on voit bien que rien n'est jamais perdu. Ce qu'on trouvait bien avant peut toujours être remis au goût du jour. À la manière d'une graine qu'on aurait oubliée quelque part : il suffit de la ressemer et d'en prendre soin pour la voir germer à nouveau.

C'était mieux avant ? Peut-être. Mais il tient à chacun de faire en sorte qu'aujourd'hui soit tout aussi bien.

Postface et remerciements

Difficile de remercier nominativement toutes les personnes qui ont contribué de près ou de loin à mon travail de résidence, même si chacune et chacun mériterait un merci particulier.

Mais de manière plus collective :

Merci à l'association Confluences de proposer et de mettre en place ce type de résidence (en plus d'une programmation aussi large que de qualité), et merci à la DRAC Occitanie de les financer.

Merci à la Communauté de communes du Pays de Lafrançaise de m'avoir accueilli ici, et merci en particulier à la médiathèque intercommunale, à la maison de l'intercommunalité et à l'Office de Tourisme pour tout le support humain et matériel. Merci également aux propriétaires des logements où j'ai pu étaler mon bazar pendant ces six semaines.

Merci au Centre Social pour sa participation active, et en particulier aux bénévoles et aux membres de l'atelier couture et de l'atelier d'écriture qui ont embelli et enrichi ce recueil.

Merci à l'association Couleurs d'hier et d'aujourd'hui, et en particulier à l'atelier dessin pour toutes les illustrations qui rythment ce recueil.

Merci à l'EHPAD, à son personnel et aux blouses roses qui m'ont accompagné pendant les animations menées auprès des résidents.

Merci au Centre de loisirs et à ses animateurs qui ont accepté que je propose mes animations expérimentales à leurs groupes de jeunes.

Merci aux écoles de Puycornet et de Meauzac, ainsi qu'à la médiathèque de Meauzac, qui m'ont permis de m'adresser au plus jeune public pour, j'espère, leur transmettre un peu de mon goût pour la lecture et l'écriture.

Merci aux élus avec lesquels j'ai pu trouver le temps d'échanger, et au personnel des mairies qui m'ont aiguillé vers toujours plus de gens à rencontrer.

Merci aux nombreux habitants et habitantes rencontrés sur les marchés, dans les fermes, en randonnée ou pendant les animations qui rythment la vie des communes. Merci également à ceux qui m'ont invité chez eux, et à ceux qui m'ont transmis des informations et documents sans qu'on se rencontre pour autant. Je regrette de n'avoir pas réussi à atteindre le bout de ma liste des gens à rencontrer, mais je reviendrai peut-être dans les parages plus tard, de manière informelle.

